THEATRE

l'Avant-Scène



BIMENSUEL
NUMERO 253
15 NOVEMBRE 1961

au sommaire

LE MARCHAND DE VENISE
William Shakespeare

LE PASSE-TEMPS
Marcel Mithois

ADIEU PRUDENCE
de Leslie Stevens
racontée par Francis Cover


Thérèse
Le Prat

ODEON-THEATRE DE FRANCE

COMPAGNIE MADELEINE RENAUD
JEAN-LOUIS BARRAULT

COMEDIE DE SHAKESPEARE

ADAPTATION DE CLAUDE-ANDRE PUGET

MISE EN SCENE DE MARGUERITE JAMOIS

DECORS ET COSTUMES DE DOUKING

MUSIQUE DE SCENE DE CLAUDE ARRIEU

LE MARCHAND DE VENISE

DISTRIBUTION

Antonio, *Marchand de Venise*	**Gabriel Cattand**
Bassanio, *son ami*	**Jean Desailly**
Shylock	**Daniel Sorano**
Gratiano } *amis d'Antonio*	**Michel Beaune**
Solanio } *et de Bassanio*	**Pierre Gallon**
Salerio	**André Batisse**
Lorenzo, *amoureux de Jessica*	**Michel Ruhl**
Tubal, *ami de Shylock*	**Robert Lombard**
Le doge de Venise	**Jean-Roger Tandou**
Le prince du Maroc	**William Sabatier**
Lancelot, *valet de Shylock*	**Jean-Pierre Granval**
Leonardo, *valet de Bassanio*	**Jean-Daniel Ehrmann**
Balthazar } *valets de Portia*	**Georges Sellier**
Stephano }	**Marius Balbinot**
Portia	**Simone Valère**
Nerissa, *sa suivante*	**Christiane Lasquin**
Jessica, *fille de Shylock*	**Michelle André**
Le chanteur	**Dominique Santarelli**
Gardes du prince du Maroc	**Julien Horn**
	Camille Tabor
Sénateurs, valets et gardes	**Alberty**
	Abel Cortini
	Guy Flamencourt
	Pierre Garnier
	Patrick Lancelot
	Jean-Côme Noguès

« Le Marchand de Venise », dans cette adaptation de Claude-André Puget, a été créée le 20 septembre 1961 à l'Odéon-Théâtre de France.

DANIEL SORANO DANS LE ROLE DE SHYLOCK
(Portrait Thérèse Le Prat.)

LE MARCHAND DE VENISE

GRATIANO, *à Antonio* : Vous n'avez pas bonne mine.

LORENZO : Cela pouvait attendre.

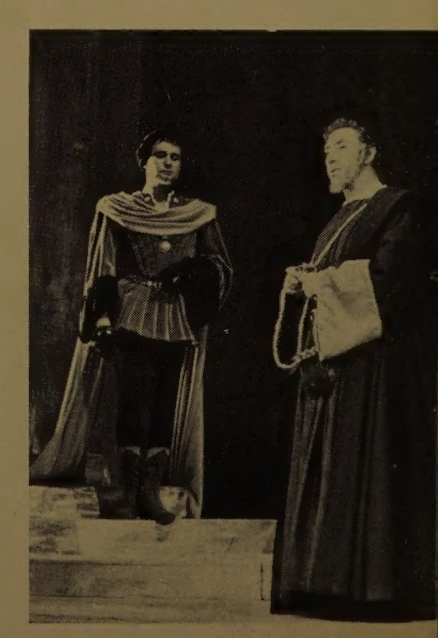
ANTONIO, *à Bassanio* : Il me reste mon crédit... Nous allons le tordre jusqu'au dernier écu pour te donner de quoi te rendre à Belmont en brillant équipage.



ROI DU MAROC, *à Portia* : Comme vous êtes belle, Madame... Que mon teint à première vue ne vous éloigne point de moi. Si j'ai la peau plus sombre que les hommes de chez vous, c'est que j'ai grandi plus près du soleil.



SHYLOCK, *à Antonio* : Seigneur Antonio, je ne compte plus les insultes que vous me faites l'honneur de me gratifier chaque fois que vous me croisez sur le Rialto.



SHYLOCK, *à Jessica* : Oui, je sors, Jessica, je suis invité à souper... Au fait, pourquoi y vais-je ? C'est par intérêt qu'ils m'invitent et non par amitié.



BASSANIO, *à Portia* : Merci, mon Dieu, j'ai bien choisi... Madame avec votre permission...





GRATIANO, *à Portia et Bassanio* : Mes yeux sont aussi prompts que les vôtres, Monseigneur. Vous regardiez la maîtresse et j'ai regardé la suivante ; vous aimiez, j'ai aimé.



BASSANIO, *lisant la lettre d'Antonio* : Doux Bassanio, mes vaisseaux sont tous perdus corps et biens, mes créanciers deviennent impitoyables mes ressources sont réduites à néant et, quant à Shylock, il exige l'exécution de son billet à la lettre.



Antonio *au Doge* : Monseigneur, je n'ignore pas que vous avez déjà usé auprès de lui de toute votre autorité pour qu'il consentît à adoucir la rigueur de ses poursuites et je tiens une fois de plus à vous en rendre grâce.



Portia (*le docteur*) *à Shylock* : Prends donc ce qui t'est dû, prends ta livre de chair ; mais si, en la prélevant sur le sein de cet homme, tu verses une seule goutte de sang vénitien, tes terres et tes biens seront, de par la loi même de Venise, confisqués au profit de l'Etat.

Portia *à Bassanio et Antonio* : De toute cette histoire, bien un peu fabuleuse et qui aurait tourné au détriment des meilleurs, il ne nous reste plus qu'à rire ou à sourire ensemble.



(Photos Pic.)

SORANO

DANIEL

né à Toulouse, le 14 décembre 1920. Sa famille est d'origine piémontaise. Devenue française, elle s'installe au Sénégal. Certains traits physiques semblent indiquer d'ailleurs un sang mêlé, des croisements de races.

Daniel Sorano passe son enfance à Dakar. A l'âge de neuf ans, il est mis pensionnaire à Toulouse ; il y mène ses études (chez les Jésuites) jusqu'à un certificat de licence ès lettres. L'air du Capitole, citadelle du bel canto français, influe sur sa vocation : il veut être chanteur. Déjà son grand-père maternel avait des qualités de ténor, et son père dirigeait des orchestres d'amateurs et composait.

— *Pour moi*, dit-il, *je rêvais à Boris — j'avais une voix de basse —, à Méphisto, à Don Quichotte !*

Séparé de ses parents à l'armistice, il est bientôt sans ressources et doit travailler ; il est manutentionnaire à la gare. Mais le voici déterminé à tenter en même temps sa chance dans l'art lyrique. A l'automne 1940, il est reçu au Conservatoire de la ville.

— *J'avais présenté une ariette de Beethoven, « Près de ma tombe obscure ».*

Il reste trois ans au Conservatoire. Il y obtient diverses récompenses, en chant, opéra, opéra-comique... Rien pourtant de décisif, quand un professeur lui déclare : « Au fond, vous êtes un comédien ! »

— *Je pense, en effet*, ajoute D. Sorano, *que ce que j'apportais de mieux à l'interprétation lyrique, ce devait être l'expression dramatique.*

Jusque-là, il n'a jamais eu vraiment l'occasion de jouer la comédie, sinon au patronage de la Paroisse Saint-Etienne où, collégien, il parut dans un drame, *La Samaritaine.*

Il se présente au Conservatoire dramatique et y est reçu, en 1943, dans la scène du *Pauvre homme* d'Orgon et dans Don Diègue.

— *Basse d'opéra, je paraissais naturellement destiné à la tragédie. J'ai eu du mal à me débarrasser de la gravité artificielle que les chanteurs mettent dans leur façon de parler jusque dans la conversation familière. Plus tard même, c'est par accident — ou presque — que, répétant* Am-Stram-Gram *de Roussin avec Maurice Sarrazin, au Grenier de Toulouse, je pris conscience de ma vocation comique. Sarrazin m'avait distribué le rôle de Dominique (parce que, disait-il, « tu n'es pas un comique ») et s'était réservé Julien, le fantaisiste. Or, au cours des répétitions, j'ai eu certaines idées de mise en scène qui se sont révélées drôles, et Sarrazin décida d'intervertir nos rôles.*

D. Sorano sort du Conservatoire en 1944, avec deux seconds prix à l'unanimité ; il avait donné Théramène et Flambeau.

— *Le jury n'a pas voulu m'accorder les premiers prix, estimant selon les uns que je ne tiendrais jamais d'emploi de premier plan ou, selon les autres, que j'étais encore trop neuf dans la profession. De dépit, je résolus de ne pas continuer mes classes.*

La Libération a lieu. Il fait alors partie de la troupe de la radio, participe à des tournées du *Contrôleur des wagons-lits* ou de *Mon Bébé.*

En 1945, Sarrazin, qu'il a connu au Conservatoire, lui propose d'entrer au Grenier. Il y est, pour la première fois, un valet de comédie : Milfion du *Carthaginois* de Plaute, avec quoi le Grenier se distingue au concours des Jeunes Compagnies (1946).

De 1946 à 1951, il demeure pensionnaire du Grenier et joue notamment M. Henri d'*Eurydice* et Créon d'*Antigone* de Jean Anouilh, Scapin et Mascarille (du *Dépit Amoureux*) et — dernier rôle — Biondello, clown shakespearien, dans la *Mégère apprivoisée* à l'Athénée (1951).

En septembre 1951, répondant à l'invitation de l'administrateur général, il passe une audition à la Comédie-Française, en Scapin et M. Henri, sans avoir l'heur de plaire aux Comédiens-Français.

En juin 1952, il est le premier fossoyeur d'*Hamlet* avec la Compagnie Renaud-Barrault, à Zurich, puis Jean Vilar, par télégramme, lui propose de jouer La Flèche dans l'*Avare* au Festival d'Avignon et de l'engager au T. N. P. D. Sorano restera avec lui jusqu'en 1959. Ses rôles principaux :

Sganarelle de *Don Juan* de Molière (1953); Don César de Bazan de *Ruyblas* de V. Hugo (1954); Mascarille de *L'Etourdi* de Molière (1955); Arlequin du *Triomphe de l'Amour* de Marivaux (1955); Figaro du *Mariage de Figaro* de Beaumarchais (1956); Argan du *Malade Imaginaire* de Molière (1957).

Jean Vilar lui confie ses premières mises en scène avec l'*Etourdi* (1955) et *Le Malade Imaginaire* (1957) ; ce travail l'a intéressé et continue de l'intéresser, mais il est d'abord comédien et se plie volontiers à la discipline d'un metteur en scène.

— *... Pourvu*, dit-il, *qu'il m'éclaire précisément au départ sur ce qu'il attend de moi.*

Claude Barma lui donne l'occasion de tenir un grand rôle tragique à la Télévision, *Macbeth* de Shakespeare (1959), puis lui fait jouer Porthos dans *Les Trois Mousquetaires* (1960) et *Cyrano de Bergerac* de Rostand (1960).

— *J'aurai été aussi d'Artagnan dans un disque et, dans le film de Bernard Borderie... Richelieu !*

En octobre 1960, il est Saül dans *Le Roi David* d'Honegger, mis en scène à l'Opéra par Maurice Sarrazin, et joue « *Dommage qu'elle soit une putain* », mis en scène au Théâtre de Paris, par Lucchino Visconti (1961) avant d'incarner au Théâtre de France, Shylock du *Marchand de Venise*, adapté par C.-A. Puget et mis en scène par Marguerite Jamois (1961).

En 1961, il a mis en scène *Lavinia* d'Henry Barraud, livret de Félicien Marceau au Festival d'Aix-en-Provence.

Il a tourné dans de nombreux films depuis *Vendetta en Camargue* de Jean Devaivre (1950).

acte 1

scène 1

Venise. Une rue.
Entrent Antonio, Salerio et Solanio.

ANTONIO. Mes amis, je vous demande pardon de ma tristesse. Je sens bien qu'elle vous tourmente, je me la reproche et je ne parviens pas à la dominer. Ce qui me pèse le plus, voyez-vous, c'est de ne pas savoir pourquoi je suis ainsi. Car je me sens atteint de tristesse comme on l'est d'une maladie dont on ne connaît rien, ni ce qui la motive et la compose, ni comment ou de qui on l'a prise. Le fait est qu'elle m'obsède et me défigure tout. Je ne m'en reconnais plus moi-même.

SALERIO. C'est que vos pensées sont ailleurs. Pourquoi refusez-vous de vous l'avouer ? Rien de plus naturel.

ANTONIO. Et où seraient-elles donc, selon vous ?

SALERIO. Mais sur la mer, voyons ! Où voulez-vous qu'elles soient ? Et il en sera de même tant que vous n'aurez pas de nouvelles de vos navires.

SOLANIO. Salerio a raison, Monsieur. Mettez-vous donc un peu à *votre* place... et vous ne vous torturerez plus à chercher à votre humeur des motifs qui n'ont rien à voir avec elle. Moi, si j'étais à courir des risques comparables aux vôtres, croyez-vous, par hasard, que je ne serais pas absent de moi-même ? Je voyagerais au loin avec mes espoirs et mes craintes. Je passerais mes jours à arracher des brins d'herbe pour savoir d'où vient le vent, à marquer sur des cartes la position des ports, des môles ou des rades, et l'appréhension de la moindre anicroche me rendrait plus triste que vous.

SALERIO. Et moi donc ! Chaque fois que je soufflerais sur mon potage pour le refroidir, la fièvre me prendrait à évoquer les désastres d'une tornade en mer. Rien qu'à regarder couler le sable de mon sablier, je le verrais se transformer en l'un de ces bas-fonds où les plus forts vaisseaux s'engravent avant de chavirer. Il suffirait que je passe devant une église pour métamorphoser ses pierres en récifs, y entendre éclater mes carènes, et, du coup, nourrir les flots de mes épices ou les vêtir de mes tissus de soie. Je ne saurais plus vivre sans songer qu'avoir tout et ne plus rien posséder sont souvent le fait de la même minute. Et comment, alors, je vous prie, arrêter ma pensée sur cette pensée-là sans avoir la pensée qu'une pensée semblable me rendrait constamment le plus triste des hommes ? Allons ! c'est dit, Antonio : vous êtes triste comme tout armateur qui s'inquiète du sort de ses marchandises.

ANTONIO. Je ne crois pas, mes amis. J'en remercie mon étoile, mais, Dieu soit loué ! ce n'est pas à la cale d'un unique bateau que j'ai confié mes pacotilles ; elles n'ont pas toutes le même périple à faire et ce serait bien le diable si toutes les lubies du hasard se conjuguaient à la fois contre elles. Ma fortune ou ma ruine entière n'en dépendra donc pas. Non, ce n'est pas de là que provient ma tristesse.

SALERIO. Alors, vous êtes amoureux !

ANTONIO. Même pas !

SALERIO. Quoi ! pas amoureux non plus ? Alors disons que vous êtes triste parce que vous n'êtes pas gai ! De même qu'il advient souvent que l'on rie, que l'on danse et qu'on se sente gai simplement parce qu'on n'est pas triste. C'est la nature qui le veut ainsi : elle nous donne deux visages comme à Janus, et il n'y a, sans creuser davantage, qu'à accepter tantôt l'un tantôt l'autre, au seul gré de sa fantaisie.

SOLANIO. Ah ! voici votre cher Bassanio, avec Gratiano et Lorenzo. Adieu ! nous vous laissons en meilleure compagnie que la nôtre.

ANTONIO. Ne dites pas cela. Votre présence m'est toujours précieuse.

(*Entrent Bassanio, Gratiano et Lorenzo.*)

SALERIO. Bonjour, Messieurs.

BASSANIO. Çà, mes jolis agneaux, quand rirons-nous ensemble de nouveau ? Vous vous faites bien rares depuis quelque temps, il me semble ? — Hé quoi ! vous partez déjà ?

SALERIO. Il le faut, hélas ! mais nos loisirs sont aux ordres des vôtres. Vous savez que c'est là notre meilleur plaisir.

(*Ils se saluent. Solanio et Salerio sortent.*)

LORENZO, *à Bassanio.* Puisque nous avons pu retrouver Antonio, nous vous laissons aussi avec lui, messire. Mais, pour Dieu ! n'oubliez pas notre rendez-vous à l'heure du dîner.

BASSANIO. J'y serai. Comptez sur moi.

GRATIANO, *à Lorenzo.* Attends une seconde. J'ai quelque chose à dire à Antonio.

ANTONIO. Et quoi donc ?

GRATIANO. Vous n'avez pas bonne mine !

LORENZO. Cela pouvait attendre !

GRATIANO. Justement pas. Croyez-moi, Antonio : ne faites pas autant de cas de votre situation dans le monde. On se perd soi-même à vouloir l'acheter de trop de soucis. Or, je vous trouve étrangement changé.

ANTONIO. Mais non, Gratiano. Le monde n'est qu'un théâtre où chacun de nous tient un rôle. En ce moment, le mien est d'être triste, voilà tout.

GRATIANO. Alors, à moi celui de bouffon ! Et je n'en veux pas d'autre. Que ce soit le rire qui me donne des rides ! Foin d'un cœur refroidi de regrets et vive un foie qu'échauffe le vin ! Tant que le sang me battra dans les veines, je refuserai de ressembler à la statue de mon grand-père. — Ecoute-moi. Antonio, je t'aime et c'est mon amitié qui parle. Il est une sorte d'hommes avec quoi je ne voudrais pas qu'on te confondît Tu les connais : ils ont un visage de crème tournée qui stagne comme l'eau d'une mare ; ils gardent obstinément le silence pour

faire croire à la sagesse de leur entendement, mais qu'ils ouvrent seulement la bouche et les chiens auront envie d'aboyer ! Ne t'avise pas de les imiter et laisse-les pêcher seuls avec l'amorce de la mélancolie ce goujon des sots qu'est une réputation d'hommes sérieux. Mais... je t'en dirai plus long là-dessus une autre fois. Viens, Lorenzo. A vous revoir tous deux. Je finirai mon sermon après dîner.

LORENZO. Jusque-là, je vais faire figure d'un de ces faux sages muets dont il vient de parler !

BASSANIO. Pourquoi ?

LORENZO. Parce qu'on ne peut jamais placer un mot tant qu'on est avec lui !

GRATIANO. J'y compte bien. Tiens-moi seulement compagnie pendant deux ans et je te défie, ensuite, de reconnaître le son de ta voix !

(*Ils sortent en riant.*)

ANTONIO. Du vent que tout cela !

BASSANIO. Ma foi ! je ne connais personne à Venise qui puisse indéfiniment enfiler autant de riens que ce fou de Gratiano. Chercher à démêler une seule idée valable dans le fatras de ses phrases, c'est perdre plus de temps qu'à vouloir retrouver un grain de blé dans un boisseau de paille.

ANTONIO. Laissons cela. Tu m'as fait dire que tu avais à me parler ?

BASSANIO. Oui.

ANTONIO. J'espère que cela signifie que tu as besoin de moi ?

BASSANIO, *souriant*. Une fois de plus !... (*Un temps.*) Quel ami tu fais !... Si je ne savais pas que tu es aussi sûr de mon attachement pour toi que je le suis du tien, je n'oserais plus te regarder en face.

ANTONIO. Pas de mots comme ceux-là entre nous, Bassanio. Tu es l'être que j'aime le plus au monde. De quoi s'agit-il ?

BASSANIO. Du temps que j'étais écolier, lorsque j'avais perdu une flèche, j'en tirais aussitôt une autre, de la même portée, dans la même direction, et je la suivais attentivement de l'œil : ainsi m'arrivait-il souvent de retrouver la première pour en avoir risqué une seconde. Si tu veux bien m'y aider, Antonio, je vais encore me servir de ce stratagème enfantin. J'ai sottement dilapidé ma fortune à mener trop grand train ; je me suis ensuite lourdement endetté — vis-à-vis de toi surtout —, en n'y renonçant point assez tôt. Pourtant, et à l'encontre de tout semblant de prudence, il faut que je continue pendant quelque temps à garder les apparences de la richesse. Veux-tu m'en fournir les moyens ? Une seconde flèche, et je retrouve mon ancienne vie.

ANTONIO. Tout ce que j'ai t'appartient. Disposes-en à ton gré. Mais dans quelle direction cette flèche ?

BASSANIO. Vers Belmont. Il y a là une riche héritière, d'une beauté et d'une vertu rares. Elle s'appelle Portia. Chaque fois que je la rencontre, elle me regarde avec tant de tendresse et de douceur que je ne saurais me tromper sur les sentiments que j'ai la chance de lui inspirer. Mais j'ai de nombreux rivaux, Antonio, et de quel rang ! On dirait que les quatre vents lui soufflent de tous les rivages les plus illustres prétendants du monde. Et cependant, vois-tu, si j'avais seulement la possibilité de prendre dignement ma place parmi eux, je sens que c'est moi qui l'emporterais.

ANTONIO. Bien. Nous allons faire le nécessaire. Tu sais qu'en ce moment toute ma fortune est sur la mer, argent et marchandises. Je n'ai donc pas la somme dont tu as besoin. Mais il me reste mon crédit. Nous allons le tordre jusqu'au dernier écu pour te donner de quoi te rendre à Belmont en brillant équipage. Cherche de ton côté, j'aviserai du mien. On m'a témoigné trop souvent confiance et sympathie pour que je n'essaye pas cette fois-ci d'y avoir recours. Si elles nous font défaut... eh bien ! ma foi, si elles nous font défaut, nous nous adresserons à Shylock.

BASSANIO. A Shylock ? Mais...

ANTONIO. Mais quoi ? C'est son métier que de prêter de l'argent.

scène 2

A Belmont. Une salle dans la maison de Portia.

Entrent Portia et Nérissa.

PORTIA. Veux-tu que je te dise, Nérissa ? Mon petit corps est las de la condition qui lui est faite !

NÉRISSA. Ce petit corps-là est pourtant bien gracieux et la condition qu'on lui a faite assez prospère, il me semble !

PORTIA. A quoi me servent une grâce dont je ne suis pas libre de disposer à mon gré et une prospérité que je n'ai le droit de partager qu'avec un mari de hasard ? Quel rapport la volonté d'une fille bien vivante, dont le désir est de vivre une vie qui lui convienne, a-t-elle avec la volonté d'un père, qui a cessé de vivre depuis si longtemps ? Et comment l'une peut-elle enchaîner l'autre ? Il n'y a pas de justice à cela ! Par quel caprice, de dernière heure peut-être, m'avoir interdit de choisir un époux qui me plaise ou d'en refuser un qui me rebute ? Pourquoi m'avoir réduite à n'être qu'un objet de loterie ?

NÉRISSA. Qui sait, Madame, qui sait si, sous cette apparente injustice, ne se cache pas une profonde sagesse ? La vertu de votre père était proverbiale et l'on dit que les saintes gens n'ont au moment de mourir que de bonnes inspirations. S'il a eu l'idée de soumettre vos prétendants à cette épreuve des trois coffrets d'or, d'argent et de plomb, c'est peut-être qu'il a pensé que celui qui saura bien choisir saura aussi vous aimer comme vous méritez de l'être. — Mais que dites-vous des candidats qui sont ici en ce moment ? Du prince napolitain, par exemple ?

PORTIA. J'en dis qu'il doit être né dans une écurie, car il ne parle que de son cheval et se vante comme d'un mérite suprême de le pouvoir ferrer lui-même. Qu'il m'excuse, mais je n'ai pas pour les forgerons le goût que devait avoir sa mère !

NÉRISSA. Jugé ! Passons au comte palatin.

PORTIA. Passons très vite, alors ! Trop sérieux et trop triste pour moi. Raconte-lui les histoires les plus drôles, il ne daignera même pas esquisser un sourire. Non ! Non ! j'aimerais mieux épouser une tête de mort avec son os entre les dents que l'un ou l'autre de ces deux-là !

NÉRISSA. Le seigneur français, à présent ?

PORTIA. Dieu l'a fait : qu'il passe donc pour un homme ! Mais alors il est tout-le-monde sans être personne. Ce n'est pas d'une ombre que je veux être la femme.

NÉRISSA. Et Fauconbridge, le jeune baron anglais, ne le trouvez-vous pas bel homme ?

PORTIA. Si, mais comme un mannequin. Il a acheté son pourpoint en Italie, son haut-de-chausses en France, sa toque en Allemagne et ses manières un peu partout. Et je crois bien, Dieu me pardonne, qu'il ne veut m'épouser que parce que je suis à la mode.

NÉRISSA. Ma foi ! il ne nous reste plus que le neveu du duc de Saxe !

PORTIA. Cette éponge à vin ? Ah ! Nérissa, que le Ciel me préserve de celui-là plus encore que des autres ! Si tu m'aimes, pose sur le mauvais coffret un grand verre de vin du Rhin : il n'y saura résister et c'est sur lui qu'il portera la main !

NÉRISSA, *riant*. Le tour est fait, Madame !... Allons ! ne vous inquiétez plus. J'ai voulu voir si vous n'auriez de regrets pour aucun d'eux, car ils renoncent tous à tenter l'épreuve et s'en retournent dans leur pays.

PORTIA. Grand bien me fasse ! J'ai de la chance.

NÉRISSA. Et dire que j'en connais un, qui serait le si bienvenu ici !...

PORTIA, *avec un soupir*. Moi aussi, Nérissa.

NÉRISSA. Gageons que nous parlons du même ? Il habite Venise... Il s'appelle...

PORTIA. Tais-toi ! Tu as deviné.

(*Entre un valet.*)

Que veux-tu ?

LE VALET. Les seigneurs étrangers vous cherchent, Madame, pour prendre congé de vous. Mais un courrier vient d'arriver...

PORTIA, *vivement*. De Venise ?

LE VALET. Non, Madame. Il est au prince du Maroc et vous annonce que son maître sera chez vous avant la fin du jour.

PORTIA. Tant pis ! Viens, Nérissa. Ce n'est pas à un teint basané que j'aurais voulu, ce soir, cuvrir ma porte.

scène 3

Venise. Une place publique.

Entrent Bassanio et Shylock.

SHYLOCK. Trois mille ducats ? Bien.

BASSANIO. Oui, Monsieur. Pour trois mois.

SHYLOCK. Pour trois mois ? Bien.

BASSANIO. Avec la garantie d'Antonio.

SHYLOCK. Ah ? Avec la garantie d'Antonio ?

BASSANIO. Oui.

SHYLOCK. Bien.

BASSANIO. Pouvez-vous me rendre ce service ?

SHYLOCK. ...

BASSANIO. Voulez-vous me faire ce plaisir ?

SHYLOCK. ...

BASSANIO. Vous ne répondez pas ?

SHYLOCK. Trois mille ducats pour trois mois, avec la garantie d'Antonio...

BASSANIO. Oui ?

SHYLOCK. Bien. Antonio est bon.

BASSANIO. La bonté même, Monsieur. Avez-vous jamais entendu dire le contraire ?

SHYLOCK. Oh ! Jamais. Non, non, non, non. Mais quand je dis qu'il est bon, j'entends exprimer par là qu'il est solvable. Du moins, en principe. Car. pour l'instant, sa solvabilité est bien un peu hypothétique. L'un de ses galions cingle vers Tripoli, un autre vers les Indes. J'ai appris par hasard sur le *Rialto* qu'il en avait un troisième en route pour le Mexique, un quatrième à destination de l'Angleterre, et plusieurs encore un peu partout. Les vaisseaux ne sont jamais que des planches, les marins que des hommes. Il y a des rats sur la terre, mais il y en a aussi sur les bateaux ; il y a des voleurs dans nos villes, mais il y a aussi des pirates sur la mer. Et puis il y a les tempêtes, les courants, les récifs. Enfin... quoi qu'il en advienne, on doit pour l'instant considérer l'homme comme solvable. Trois mille ducats, oui, je crois que je puis accepter son billet.

BASSANIO. Soyez-en assuré.

SHYLOCK. Mais... je compte en effet m'en assurer. Et c'est pour m'en assurer que je veux réfléchir. Me serait-il possible de parler à Antonio ?

BASSANIO. Certainement. Vous plairait-il de dîner avec nous ?

SHYLOCK. Dîner avec vous ?

BASSANIO. Oui.

SHYLOCK. Non ! — Pour sentir le porc ? Pour manger de ce qui a servi de refuge au diable avant que ne l'en expulsât votre Nazaréen ?

BASSANIO. Mais...

SHYLOCK. Je veux bien acheter avec vous, vendre avec vous, causer avec vous, me promener avec vous, et ainsi de suite. Mais je ne veux pas manger avec vous, boire avec vous, ni prier avec vous. — Qui vient là ?

BASSANIO. Ah ! c'est Antonio, justement.

SHYLOCK. Oui, oui, je le reconnais à sa démarche. Une démarche pleine de noblesse, en vérité.

BASSANIO. N'est-ce pas ?

SHYLOCK. On y distingue l'aisance naturelle d'un homme que sa naissance et sa religion mettent à l'abri de toute persécution, ce qui lui permet de persécuter impunément ceux qui appartiennent à une autre foi que la sienne. C'est très bien. Il a le pas de celui qui peut entrer n'importe où, l'échine droite, la tête haute, sans rien craindre de personne, et qui ne se prive point, par exemple, de venir m'insulter à la Halle aux Marchands parce que je prête à intérêts. Mais que ferait-il, si, de par l'injustice des hommes, il en était réduit au commerce de l'argent, comme ceux de ma race ?... Ou bien que dirait-il si j'armais des vaisseaux pour transporter gratuitement des marchandises ? Ah çà ! Monsieur, savez-vous bien que, si j'étais conséquent avec moi-même, je devrais le haïr, votre seigneur Antonio, et que, s'il m'advenait un jour de le tenir dans ma poigne, ne pas manquer l'occasion d'assouvir contre lui ma rancune ? (*Entre Antonio.*) Le bonheur vous garde, mon bon seigneur ! Le nom de Votre Honneur était justement sur nos lèvres.

ANTONIO. Mon ami vous a-t-il parlé d'un emprunt que nous voudrions vous faire ? (*A Bassanio.*) Lui as-tu dit de quelle somme il s'agissait ?

SHYLOCK. Oui, oui : trois mille ducats. C'est une grosse somme.

ANTONIO. Pour trois mois.

SHYLOCK. Pour trois mois, en effet. Je l'avais oublié. Trois mois sur douze. C'est un délai assez long.

ANTONIO. Ecoutez-moi, Shylock. Vous savez mieux que

personne que je ne prête ni n'emprunte jamais à intérêts.

SHYLOCK. Mieux que personne. Oui. Mieux que personne, en effet, seigneur Antonio.

ANTONIO. Je m'en suis fait une règle. Si je romps aujourd'hui avec elle, malgré la répugnance que j'en éprouve, c'est afin de subvenir aux besoins de mon cher ami Bassanio et parce qu'il y a urgence. Voilà. Consentez-vous à nous obliger ?

SHYLOCK. Seigneur Antonio, je ne compte plus les insultes dont vous me faites l'honneur de me gratifier chaque fois que vous me croisez sur le *Rialto*. Je les ai toujours supportées sans y répondre ; je me suis contenté de hausser les épaules avec résignation : la résignation est d'ailleurs le seul sentiment que vous nous accordez le droit de manifester : vous en avez fait le signe de notre race. Vous me traitez généreusement d'impie, quand ce n'est pas de chien galeux ou de coupe-jarret et, au passage, vous ne manquez jamais de cracher, oui, de *cracher* sur mon manteau. Si vous m'abreuvez de toutes ces douceurs, c'est parce que j'ose exiger un revenu de l'argent qu'on m'emprunte. Je ne contrains pourtant personne à s'adresser à moi et je n'use que de ce qui m'appartient. N'importe ! je suis un chien. Aujourd'hui, le ton change : vous avez besoin de ce chien que vous avez si souvent chassé d'un coup de pied, vous vous déplacez, vous venez vers moi, non plus comme à l'ordinaire pour souiller ma barbe de votre bave, mais pour solliciter mon aide et me dire : « Shylock, nous voudrions de l'argent. » De quelle façon vous répondre, s'il vous plaît ? Ne devrais-je pas vous dire : « Est-ce qu'un chien a de l'argent ? Est-il possible qu'un chien puisse prêter trois mille ducats ? » Ou dois-je m'incliner bien bas, retenir mon haleine, et du ton d'un esclave vous murmurer ceci : « Mon beau monsieur, vous avez craché sur moi mercredi dernier ; tel jour vous avez daigné me frapper de votre pied, tel autre me traiter de chien, et pour toutes ces courtoisies vous me voyez bien heureux de vous prêter l'argent que vous me demandez ? »

ANTONIO, *brutalement*. Mais je suis très capable de t'injurier encore, de t'écarter encore à coups de pied et de te cracher encore au visage ! Ce n'est pas en ami que je m'adresse à toi : depuis quand un ami tire-t-il profit de l'argent qu'il vous prête ? Non. Tiens-moi pour ce que je suis : ton ennemi. Et si je manque à mon engagement, tu n'en feras que meilleure figure à exiger une sanction pénale contre moi.

SHYLOCK. Là ! Là ! Comme vous vous emportez !... Tenez ! seigneur Antonio, je vais peut-être vous étonner, mais j'ai le plus vif désir, moi, de me réconcilier avec vous. Je suis prêt à oublier les affronts dont vous m'avez régalé, et, pour obtenir votre estime, à vous venir en aide sans stipuler le moindre intérêt sur les sommes que je vous avancerai. Qu'en dites-vous ?

ANTONIO. Vous ? Vous feriez cela ?

SHYLOCK. Est-ce que ce n'est pas une offre bienveillante ?

ANTONIO. Ce serait en effet la bienveillance même.

SHYLOCK. Eh bien ! Venez avec moi chez un notaire. Vous m'y signerez une simple reconnaissance de dette. Et pour bien souligner — une fois n'est pas coutume ! — que je vous consens ce prêt gratuitement, nous y insérerons, par manière de plaisanterie, une clause... absurde...

BASSANIO. Laquelle ?

SHYLOCK. Attendez ! Laissez-moi chercher. Par exemple... Oui. C'est cela... J'ai trouvé... Absurde... Une clause absurde... (*Il rit.*) ... Nous y stipulerons que, si vous ne me remboursez pas tel jour, en tel endroit, la somme énoncée dans l'acte, vous devrez me donner une livre de votre chair...

BASSANIO. Quoi ?

SHYLOCK ... Et que je pourrai la faire prélever dans telle partie de votre corps que je désignerai.

ANTONIO, *souriant*. C'est amusant... Vous avez de l'imagination.

BASSANIO. Non. Non. Vous ne signerez pas un tel billet pour moi. Je préférerais demeurer pauvre toute ma vie.

ANTONIO. Et de quoi as-tu peur, grands dieux ? Que j'aie à m'exécuter ?

BASSANIO. Sait-on jamais !

ANTONIO. Allons ! Allons ! Tu veux rire. Et, de toute façon, dans deux mois au plus tard, c'est-à-dire un mois avant l'échéance, je disposerai de dix fois cette somme.

SHYLOCK. Ah ! vous voilà bien, vous autres ! La dureté de vos procédés vous incite toujours à suspecter les intentions d'autrui. (*A Bassanio.*) Répondez-moi, je vous prie : s'il manque à sa parole, que gagnerais-je à exiger son dédit ? Une livre de chair humaine vaut moins sur le marché qu'une livre de bœuf ou de mouton. Qu'en ferais-je, s'il vous plaît ? Je vous le répète : c'est pour acheter ses bonnes grâces que je lui rends ce service. Alors, pour Dieu ! dispensez-moi de vos outrages. (*A Antonio.*) Si vous acceptez ma formule, accord conclu. Sinon, adieu.

ANTONIO. Je l'accepte.

SHYLOCK. Allez donc sur-le-champ m'attendre chez votre notaire. Je le connais. Et priez-le vous-même de rédiger notre contrat. Moi, je vais vous chercher vos trois mille ducats. J'en profiterai pour donner un coup d'œil à mon logis que j'ai quitté depuis un grand moment déjà et que j'ai laissé à la garde de mon valet Lancelot dont je ne suis pas très sûr. Mais je vous rejoins sur l'heure.

ANTONIO. Va, cours, aimable Shylock ! (*Sort Shylock.*) Cet homme va se convertir : il devient bon !

BASSANIO. Vous avez tort de ne pas vous défier de lui, Antonio. C'est un être dangereux.

ANTONIO. Mais non, mon ami, mais non ! il n'y a absolument rien à craindre.

scène 4

A Belmont. Chez Portia.

Fanfare. Entre le prince du Maroc, accompagné de sa suite. Puis Portia, suivie de Nérissa et de quelques femmes.

MAROC. Permettez-moi d'abord de former un vœu, Madame : que mon teint, à première vue, ne vous éloigne point de moi. Si j'ai la peau plus sombre que les hommes de chez vous, c'est que j'ai grandi plus près du soleil. Mais opposez-moi un être dont la chair soit la plus blanche qui se puisse trouver : pour l'amour de vous, nous nous ouvrirons une veine et vous verrez que mon sang coule aussi rouge que le sien.

PORTIA. Monseigneur, je ne suis pas de celles qui ne se décident que sur l'apparence. D'ailleurs, vous connaissez les conditions auxquelles mon père a soumis mon mariage et vous savez que je ne suis

pas libre de choisir moi-même un époux. Mais, si je l'étais, vous auriez autant de chances de me plaire que tous ceux qui vous ont précédé! (*Coup d'œil à Nérissa.*)

MAROC. Alors, je vous en rends grâce. Et maintenant, veuillez me conduire vers ces coffrets, Madame, puisque mon sort en dépend. A mon tour de miser sur le hasard! Mais hélas! si, pour vous conquérir, je sais d'avance que je n'hésiterais point à affronter les plus rudes dangers, que j'irais arracher un ourson des mamelles de l'ourse, que je braverais un lion affamé en quête de sa proie, je sais aussi que, lorsque Hercule jouait aux dés avec son petit page, c'est souvent celui-ci qui a battu le héros. Ah! comme je me sens désarmé, Madame! Par une simple lubie de la fortune, je puis manquer ce qu'atteindra un moins digne et en mourir de douleur.

PORTIA. Vous êtes encore à temps de refuser l'épreuve. Mais si vous l'acceptez, il vous faudra jurer qu'en cas d'échec, vous ne parlerez plus jamais de mariage à aucune femme au monde. La clause est rigoureuse, Seigneur. Elle vaut d'y réfléchir.

MAROC. Non, j'y suis résolu, Madame. Conduisez-moi, je vous prie.

PORTIA. Prince, vous me ferez l'honneur de vous asseoir d'abord à ma table. (*Il s'incline.*) Vous tenterez votre chance après dîner.

MAROC. Le Ciel veuille qu'elle me soit favorable! Maintenant que je vous ai vue, elle peut faire de moi le plus heureux ou le plus disgracié des hommes.

(*Ils sortent. Fanfare.*)

scène 5

A Venise. Une rue.

Entre Lancelot Gobbo.

LANCELOT. Question de conscience, c'est entendu. Mais faudra bien que ma conscience finisse par se laisser convaincre et me donne son autorisation, car ça ne peut plus durer. De quoi s'agit-il, en somme? De décamper de chez Shylock, mon maître, car je meurs de faim à son service. Bien. D'un côté, il y a un gentil démon qui me pousse le coude et qui m'induit en tentation. Il me dit : « Gobbo, Lancelot Gobbo, mon bon petit Lancelot » ou « mon brave Gobbo » ou « mon cher Lancelot Gobbo », enfin, ça dépend des moments. « Qu'est-ce que tu attends? Sers-toi de tes jambes, elles sont faites pour ça, prends ton élan et file! Ce serait sans discussion, vous pensez bien. Mais, c'est ici que cette sacrée conscience intervient, qui me souffle : « Ah non! prends garde, honnête Lancelot, prends garde honnête Gobbo » ou encore : « Prends garde, honnête Lancelot Gobbo », chez elle aussi ça dépend des moments, « ne fuis pas, tourne les talons à la fuite ». Seulement, le démon ne se laisse pas démonter pour si peu, bien entendu. Il reprend sa parole et il me presse de faire mes paquets : « Hue! qu'il me dit; en avant! qu'il me dit; bon Dieu, du cœur au ventre, qu'il me dit, et mets les voiles, sacré nom! qu'il me dit. » Malheureusement, c'est l'instant que choisit ma conscience pour se pendre au cou de mon cœur et pour me dire : « Attention! mon honnête ami Lancelot, toi qui es le fils d'un honnête homme (ou plutôt d'une honnête femme! ici, elle confond : car mon père sentait un peu le roussi, il avait comme un avant-goût de brûlé!), bref, elle me dit! « Lancelot, ne bouge pas! — Bouge! réplique le démon. — Ne bouge pas! répond ma conscience. » Alors, moi, n'est-ce pas, je ne sais plus. Je ne veux contrarier ni l'un ni l'autre. « Conscience, que je dis, vous êtes de bon conseil. — Démon, que je dis, vous vous êtes de bon conseil aussi. » Mais je ne suis pas plus avancé. Voyons! Voyons! Pour obéir à ma conscience, il faudrait que je reste avec Shylock, mon maître, qui, Dieu me garde, est une espèce de diable; et pour planter là Shylock, il faudrait que j'obéisse à mon démon, qui, sauf votre respect, est le Diable en personne. Seulement, n'oublions pas, s'il vous plaît, que Shylock est le Diable *incarné*. Voilà qui change tout. En conscience, ça ne peut pas être ma conscience qui m'ordonne de rester avec le diable. Et qui sait si ce n'est pas le démon qui prend la voix de ma conscience et ma conscience qui prend la voix du démon. Allez vous y reconnaître! De toute façon, il n'y a plus de doute : c'est la voix du démon qui me donne le conseil le plus amical. Allons! c'est dit. Démon, je fiche le camp. Mes jambes sont à tes ordres. Je fiche le camp, démon. Et je vais droit chez le seigneur Bassanio, qui cherche des valets et leur donne des livrées neuves. — O rare bonheur! le voici en personne. C'est un signe du destin ou je ne m'y connais pas.

(*Entre Bassanio, suivi de Léonardo et d'autres domestiques.*)

BASSANIO, *à un valet.* Je désire que le souper soit prêt à cinq heures au plus tard. Porte ces lettres à leur adresse, commande les livrées et prie Gratiano de venir chez moi tout de suite.

(*Le valet s'incline et sort.*)

LANCELOT, *à Bassanio.* Dieu bénisse Votre Excellence!

BASSANIO. Merci. Que me veux-tu?

LANCELOT. Monsieur, je suis actuellement au service d'un maître richissime.

BASSANIO. Qui cela?

LANCELOT. C'est Shylock qu'il s'appelle.

BASSANIO. Je le connais. Eh bien?

LANCELOT. Si vous le connaissez, vous comprendrez pourquoi nous ne faisons pas très bon ménage ensemble.

BASSANIO. Alors?

LANCELOT. Alors, c'est vous, Monsieur, que je voudrais servir.

BASSANIO. Je le veux bien aussi. Du reste, ton maître m'a parlé de toi... (*Il sourit.*) Mais je consens quand même à ton avancement — si c'en est un que de quitter quelqu'un qui regorge d'argent pour suivre un pauvre gentilhomme comme moi! Enfin!... Va prendre congé de lui et fais-toi indiquer ma demeure. (*A ses gens.*) Qu'on donne à ce garçon une livrée galonnée comme à ses camarades. (*Il s'écarte et s'entretient à voix basse avec Léonardo.*)

LANCELOT. Enlevé, mon père! — Ah! vous disiez que je ne suis pas capable de trouver une bonne place! Ah! vous disiez que je n'ai pas de langue dans la tête! — Qu'en pensez-vous, à présent? (*Regardant la paume de sa main.*) Regardez plutôt : il n'y a pas un homme en Italie qui puisse, en jurant sur la Bible, montrer la paume d'une main plus prometteuse que la mienne. Il y a du bonheur à revendre là-dedans. La fortune est femme, mais c'est une bonne fille. Et j'en fais mon affaire.

(*Il sort en courant. Bassanio et Léonardo reviennent. Entre Gratiano.*)

BASSANIO. Ah! Gratiano! Je viens justement d'envoyer chez vous.

GRATIANO. Et moi, je vous cherchais, seigneur Bassanio. J'ai une requête à vous adresser.

BASSANIO. Tout ce que vous voudrez. C'est accordé d'avance.

GRATIANO. Attention ! vous venez de vous engager ! Voici : Il faut que vous m'emmeniez avec vous à Belmont.

BASSANIO. Il le faut ?

GRATIANO. Oui. Et permettez-moi de ne vous en dévoiler la raison qu'un peu plus tard.

BASSANIO. Alors, soit.

GRATIANO. Merci.

BASSANIO. Mais à une condition, Gratiano : tu as pris l'habitude d'employer à tout propos un langage un peu trop cru. Ces façons te vont assez heureusement, je le reconnais, elles nous amusent et nous n'y trouvons rien à redire, car nous te connaissons. En revanche, elles peuvent choquer des gens qui te verraient pour la première fois. Je te demande donc de refroidir ton effervescence coutumière et de te contraindre à plus de retenue. Je ne veux pas que la conduite d'un de mes compagnons rejaillisse sur moi, ni qu'elle risque, aux lieux où je vais, de me faire mal juger moi-même et de réduire à rien mes espérances.

GRATIANO. Ecoutez-moi, seigneur Bassanio : si vous ne me voyez pas adopter le maintien le plus strict, parler avec réserve, jurer modérément et juste au moment qu'il faut, porter ostensiblement des livres de prières dans ma poche, prendre un air de componction, et qui plus est, quand on dira les grâces, cacher pieusement mes yeux, comme ceci, avec mon chapeau, et soupirer, et dire : Amen ! enfin observer toutes les règles de la civilité comme un héritier qui veut plaire à sa grand-mère, je vous permets de n'avoir plus jamais confiance en moi.

BASSANIO, *riant.* C'est bien, nous verrons comment tu te comporteras.

GRATIANO. Ah ! mais, par exemple, je fais exception pour notre petite fête de ce soir. Ne me jugez pas sur ce que nous ferons cette nuit.

BASSANIO. Bien entendu. Je compte, au contraire, sur le plus bel assortiment de folies que tu pourras réunir : Nos amis ont envie de rire. Sur ce, à ce soir, Gratiano. J'ai encore quelques affaires à régler d'ici là.

GRATIANO. Et moi, il faut que j'aille retrouver Lorenzo et les autres. A ce soir, cher seigneur.

(*Ils sortent.*)

scène 6

A Venise. Une chambre chez Shylock.

Entrent Jessica et Lancelot.

JESSICA. Je regrette de te voir partir, Lancelot. Tu rendais un peu plus léger l'air qu'on respire ici. Tiens, voici un ducat pour toi. Adieu, mon ami. (*Fausse sortie.*) Ah ! écoute, Lancelot. Tout à l'heure, au souper que donne ton nouveau maître, tu verras parmi les convives un jeune seigneur du nom de Lorenzo. Remets-lui cette lettre. Mais... chut ! En secret. C'est promis ? Merci. Et maintenant, quittons-nous. Je ne tiens pas à ce que mon père me surprenne à converser avec toi.

LANCELOT, *pleurnichant.* Adieu, Madame. Mes larmes m'expriment mieux que ma langue. — O ravissante païenne, ô délicieuse !... Si un chrétien n'a pas autrefois joué à ton père un tour de sa façon et ne t'a pas engendrée, je ne m'appelle plus Lancelot ! Mais adieu. A pleurer ainsi, je sens que j'amollis fâcheusement ma belle virilité. Adieu. (*Il sort.*)

JESSICA. Porte-toi bien, mon bon Lancelot. Hélas ! je sais que c'est un odieux péché que de renier mon père, mais qu'y puis-je si je rougis d'être sa fille ? Même si je suis de son sang, tout le reste nous sépare. Il faut que Lorenzo tienne sa promesse. Alors, je ne me sentirai plus déchirée. Sa religion deviendra la mienne. Et j'oublierai que je suis la fille de Shylock pour n'être plus que la femme de Lorenzo.

scène 7

A Venise. Une rue.

Entrent Gratiano. Lorenzo, Salerio et Solanio.

LORENZO. Mais oui. Nous nous esquiverons pendant le souper, nous nous déguiserons chez moi et nous serons tous de retour moins d'une heure après.

GRATIANO. Si vous voulez mon avis, nous n'avons pas assez préparé la chose.

SALERIO. Nous n'avons même pas de porte-torche.

SOLANIO. Oui. Et ce genre d'entreprise demande de l'élégance. Sinon, il vaut mieux y renoncer.

LORENZO. Allons donc ! Il est encore très tôt. Nous avons plus de deux heures pour achever de nous équiper. C'est bien plus qu'il ne nous en faut. (*Entre Lancelot, avec une lettre.*) Ah ! c'est l'ami Lancelot. Alors ? Quelles nouvelles ?

LANCELOT. S'il vous plaît de rompre ce pli, vous le saurez mieux que moi, Monsieur.

LORENZO. Je reconnais la main. Pour moi, c'est la plus belle de toutes. Elle est plus blanche encore que le papier dont elle s'est servie.

GRATIANO. Lettre d'amour, il me semble ?

LORENZO, *s'écartant.* Vous permettez... (*Lancelot va pour sortir.*) Où vas-tu ?

LANCELOT. Je vais inviter mon ancien maître Shylock à souper ce soir chez mon nouveau maître Bassanio !

LORENZO, *à voix basse, lui donnant de l'argent.* Attends, prends ceci. C'est pour toi. Dis à Jessica qu'elle peut compter sur moi. Mais... discrètement ! Va vite. (*Lancelot sort.*) Messieurs, vous pouvez aller vous préparer pour la mascarade de ce soir : me voici pourvu du porte-torche qui nous manquait !

SALERIO. Alors, j'y cours !

SOLANIO. Et moi aussi.

LORENZO. Rendez-vous chez Gratiano, dans une heure.

SALERIO. Parfait.

(*Salerio et Solanio sortent.*)

GRATIANO. Ce n'est pas la belle Jessica qui t'écrit ?

LORENZO. Si. Et il faut que je te dise tout : elle me donne le moyen de l'enlever de chez son père. Tiens ! lis. Elle a pu mettre la main sur de l'or et sur des bijoux qui lui viennent de sa mère. Elle sera vêtue en page et c'est elle qui sera notre porte-torche.

(*Ils sortent.*)

scène 8

A Venise. Devant la maison de Shylock.
Entrent Shylock et Lancelot.

SHYLOCK. C'est bon, c'est bon ! Tu en jugeras par toi-même, tu verras la différence qu'il y a entre la maison du vieux Shylock et celle de Bassanio. (*Appelant.*) Jessica ! (*Revenant.*) Tu verras si tu peux encore t'y empiffrer comme tu faisais chez moi... (*Appelant.*) Jessica !... (*Poursuivant.*) ... Et y ronfler à toute heure et y mettre ta livrée en lambeaux... (*Appelant plus fort.*) Eh bien ? Jessica, eh bien ?

LANCELOT, *l'imitant.* Eh bien, Jessica ? Eh bien ?

SHYLOCK. Qui t'a dit d'appeler ? Je ne t'ai pas dit d'appeler.

LANCELOT. Non. Mais... Votre Honneur m'a si souvent répété que je ne savais rien faire sans qu'on me le dise !...

(*Entre Jessica.*)

JESSICA. Vous m'avez appelée, père ?

SHYLOCK. Oui. Je suis invité à souper, Jessica, je sors. Au fait. pourquoi y vais-je ? C'est par intérêt qu'ils m'invitent et non par amitié. Pour me flatter. bassement. Tant mieux... J'irai quand même. J'irai avec ma haine au cœur. Et je profiterai de leur sotte prodigalité. Et je mangerai à leurs dépens. Mais... veille bien sur la maison, Jessica. Ah ! je ne sais au juste pourquoi j'éprouve comme une répugnance à sortir. J'ai l'impression qu'il se trame quelque chose contre mon repos. J'ai rêvé de sacs d'argent cette nuit, c'est un mauvais présage.

LANCELOT. Allons ! je vous en prie, Monsieur. Si vous tardez encore, j'ai peur que mon jeune maître ne perde patience. Je crois qu'il a organisé avec ses amis une espèce de mascarade.

SHYLOCK. Quoi ? Il y aura des masques ? Jessica, veille à ce que nos portes soient bien fermées. Si tu entends des fifres et des tambours. ne grimpe pas aux croisées, ne te montre pas. Ces jeunes fous au visage bariolé ne valent pas qu'on les regarde. Bouche les oreilles de ma maison, au contraire, je veux dire mes fenêtres. Que le bruit de leur extravagance n'entre pas chez moi !... Décidément, je n'ai aucune envie d'aller festoyer au-dehors ce soir. Enfin, j'ai décidé d'y aller, j'irai, mais... (*A Lancelot.*) Passe devant, drôle, et dis-leur que j'arrive.

LANCELOT. Oui, Monsieur. (*En sortant, à Jessica, à voix basse.*) Regardez quand même dans la rue, maîtresse. Je vous annonce le passage de quelqu'un qui vaut un petit coup d'œil ! (*Il sort.*)

SHYLOCK. Qu'est-ce qu'il t'a dit, là ?

JESSICA. Il m'a dit : « Adieu, Madame. » Rien autre.

SHYLOCK. Ce serait un assez brave garçon s'il ne mangeait autant ! Et aussi s'il ne travaillait comme un escargot et ne dormait comme un chat sauvage ! Les frelons ne sont pas de ma ruche. C'est pourquoi je l'ai cédé à certain personnage que je connais. Il l'aidera à gaspiller l'argent que je lui ai prêté. Allons ! rentre à présent, Jessica. Peut-être reviendrai-je très vite. Rappelle-toi ce que je t'ai dit : ferme bien les portes derrière toi. Qui serre son bien le retrouve. C'est un proverbe qui ne se démode jamais. (*Il sort.*)

JESSICA, *le regardant s'éloigner.* Adieu ! Si rien ne vient à la traverse, nous avons perdu, moi un père, et vous une fille. (*Elle rentre chez elle.*)

scène 9

Même décor.
Entrent Gratiano et Salerio, masqués.

GRATIANO. Voici l'auvent sous lequel Lorenzo nous a priés de l'attendre.

SALERIO. Il va être en retard.

GRATIANO. Non. Les amants ont le sens de l'heure. Ils savent comme le temps leur est compté. Ils courent devant l'aiguille. Surtout ceux qui désirent et ne possèdent pas encore. Et c'est bien naturel. Quel est celui qui se lève d'un festin avec autant d'appétit que lorsqu'il s'y est assis ? Quel cheval revient sur sa route avec le même élan qu'il s'y est engagé ? En toute chose au monde, on convoite toujours avec plus d'ardeur qu'on ne jouit... Que vous disais-je ? Le voilà.

(*Entre Lorenzo, masqué.*)

LORENZO. Pardonnez-moi, mes amis. Y a-t-il longtemps que vous m'attendez ? Ce sont les derniers préparatifs qui m'ont retenu. Quand vous vous ferez voleurs de femmes, je vous promets que je monterai la garde pour vous aussi longuement que vous voudrez. Approchez. C'est ici qu'habite mon beau-père Shylock ! (*Il frappe à la porte.*) Holà ! Y a-t-il quelqu'un ?

(*Jessica apparaît à la fenêtre, vêtue en page et masquée.*)

JESSICA. Qui êtes-vous ? Je vous le demande pour plus de certitude, mais je jurerais que j'ai reconnu votre voix. Qui êtes-vous ?

LORENZO. Lorenzo et l'amour.

JESSICA. Lorenzo. Oui. Cela est certain. Et *mon* amour, cela est vrai. Car je n'aime personne plus que vous. Mais qui sait si je suis aussi *votre* amour ?

LORENZO. Nous le savons tous les deux. Car tu n'en doutes pas plus que moi.

JESSICA. Encore vrai ! (*Lui jetant un coffret.*) Tenez, gardez cette cassette : elle en vaut la peine. Je suis contente qu'il fasse nuit et que vous me distinguiez mal, car je rougis de ce déguisement. Mais, Dieu merci, l'amour est aveugle et les amants ne se rendent pas compte des folies qu'ils commettent. Il n'empêche ! je crois qu'Eros lui-même aurait honte de me voir ainsi transformée en garçon !

LORENZO. Descends vite, Jessica. C'est toi qui vas porter notre torche.

JESSICA. Quoi ! vous voulez que ce soit moi qui éclaire ma propre faute ? Est-ce qu'elle n'est pas, d'elle-même déjà, bien trop visible ?

LORENZO. Malgré les apparences, ce sera la cacher davantage et justifier votre costume de page. Venez, mon amour. Hâtez-vous. La ténèbre qui nous protège passe vite. Et nous sommes attendus à souper chez Bassanio.

JESSICA. Je ferme les portes, je me dore encore de quelques ducats et je suis à vous. (*Elle quitte la fenêtre.*)

GRATIANO. Par mon capuchon ! elle est gentille à croquer.

LORENZO. N'est-ce pas ? Ah ! Gratiano ! que je sois damné si je ne l'aime pas de tout mon cœur ! Voyez-vous, elle est sage à n'en pouvoir douter, jolie à éblouir tous les yeux et fidèle plus qu'on ne saurait le prouver... (*Entre Jessica.*) Vous, enfin !...

En avant, Messieurs ! Pressons-nous. Nos amis nous attendent sous le masque.

(*Il sort avec Jessica et Salerio. Entre Antonio.*)

ANTONIO. Qui est là ?

GRATIANO. Est-ce vous, seigneur Antonio ?

ANTONIO. Gratiano ! Où sont les autres ? Il y a contre-ordre. Pas de souper ni de divertissement cette nuit. Il est neuf heures. Le vent vient de se lever, et il faut que Bassanio s'embarque tout de suite. J'ai envoyé plus de vingt personnes à votre recherche. Suivez-moi. Vite.

GRATIANO. Le Ciel soit loué ! Rien ne pouvait me réjouir davantage que de partir ce soir.

(*Ils sortent.*)

scène 10

Le palais de Portia, à Belmont.

Fanfare. Entrent Portia et le prince du Maroc avec leur suite.

PORTIA, *à ses domestiques.* Tirez les rideaux, je vous prie, et montrez les coffrets au prince. (*A celui-ci.*) Le moment est venu, seigneur, il faut faire votre choix.

MAROC, *s'approchant de la table.* Voyons ! Le premier est en or. Quelle inscription porte-t-il ? « Qui me choisit gagnera ce que beaucoup d'hommes désirent. » Sur le second, qui est en argent, on lit : « Qui me choisit aura ce qu'il mérite. » C'est presque une promesse. Quant au troisième, tout en plomb, sa devise est une injonction qui me paraît aussi grossière que son métal : « Qui me choisit doit donner et risquer pour moi tout ce qu'il possède. » (*A Portia.*) Lorsqu'on s'est décidé pour l'un ou l'autre, Madame, comment sait-on si l'on a fait un bon ou un mauvais choix ?

PORTIA. L'un d'eux contient mon portrait, prince. Je suis tenue de vous épouser si c'est lui que vous nous demandez d'ouvrir.

MAROC. Alors, que ce soit un dieu qui éclaire mon jugement ! Mais je pense qu'il faut d'abord essayer de percer le mystère de ces formules.

PORTIA. Essayez, Monseigneur.

MAROC. Recommençons en sens inverse. Que déclare le coffret de plomb ? « Qui me choisit doit donner et risquer pour moi tout ce qu'il possède. » Tout donner... Pour quoi ? Pour du plomb ! Tout risquer pour du plomb ! Plaisant appât, vraiment, que la perspective de sa propre ruine ! On ne hasarde tout ce qu'on possède que si les dehors de l'entreprise, au moins, sont prometteurs. Et ce n'est pas un métal de cette espèce qui peut éblouir quiconque. Non, je ne donnerai, je ne risquerai rien pour du plomb. Que dit l'argent ? « Qui me choisit obtiendra ce qu'il mérite. » Ah ! ah ! cela demande réflexion. Il n'est ici que de se juger impartialement soi-même. Seulement, rien n'est plus malaisé. Si je me fie à ma propre estime, je me trouve assez de mérite, bien sûr. Mais avoir assez de mérite suffit-il pour obtenir une beauté pareille ? Et, d'autre part, douter de mon mérite, n'est-ce pas me sous-estimer ? « Ce que je mérite ? »... Mais c'est elle ! Je la mérite, par ma naissance, par ma fortune, par mes vertus innées, mes qualités acquises et surtout par mon amour. Si je n'essayais pas plus avant ?... Si je choisissais celui-là ?... Non, pas tout de suite. Relisons la devise gravée dans l'or : « Qui me choisit gagnera ce que beaucoup d'hommes désirent. » Ce que beaucoup d'hommes désirent ? Mais c'est elle ! Tout le monde la désire ! On accourt vers elle des quatre coins du globe ! Les déserts de l'Hyrcanie, les solitudes de l'Arabie sont devenus autant de routes frayées pour tous ceux qui veulent voir Portia. La mer, qui va parfois en ses colères jusqu'à cracher au visage du ciel, ne fait pas reculer les soupirants les plus lointains : ils la sautent comme un ruisseau pour voir la belle Portia. Alors ? Puisque l'un de ces coffrets contient son image, il n'est pas admissible que ce soit le coffret de plomb : ce serait penser bassement. Le plomb n'est même pas digne de tapisser son cercueil. Le coffret d'argent ? Non, mille fois non ! Il faut une monture d'or à une perle aussi rare, c'est l'évidence. Veuillez me donner la clé du coffret d'or, Madame, et advienne que pourra !

PORTIA. La voici, Monseigneur. Je suis à vous si mon portrait s'y trouve.

(*Le prince ouvre le coffret d'or.*)

MAROC, *stupéfait.* Par l'enfer ! Qu'est-ce que cela signifie ? Il n'y a là qu'une tête de mort avec un grimoire roulé dans son orbite vide !...

(*Il prend le parchemin et le lit.*)

« A se laisser tenter par l'or
On vend sa vie contre la mort.
Même aux sépulcres couverts d'or
La vermine est là qui vous mord.
Tête sage vaut jeune corps.
Vous méprisez le plomb à tort :
Votre cervelle en manque fort.
Si vous n'aviez pas pris le mors
Aux dents et risqué votre sort
Sur le plus trompeur des dehors,
Vous auriez quitté notre port
Avec la belle à votre bord. »

Ma foi ! on ne vous donne pas plus froidement congé ! La leçon est amère pour tant de peines perdues... Adieu donc, Portia. J'ai le cœur trop meurtri pour prolonger davantage l'instant où je m'arrache de vous. Ainsi parlent ceux qui ont perdu.

scène 11

A Venise. Une rue.

Entrent Salerio et Solanio.

SALERIO. Oui, te dis-je, oui. J'ai vu Bassanio mettre à la voile. Gratiano est parti avec lui. Mais pas Lorenzo, j'en suis sûr.

SOLANIO. Et le doge, qu'a-t-il fait ? Shylock est allé le réveiller avec des hurlements et ils se sont rendus ensemble au port pour fouiller le navire.

SALERIO. Oui. Mais trop tard : le bateau était déjà en mer. D'ailleurs des gens ont affirmé au doge qu'ils avaient aperçu Lorenzo et Jessica dans une gondole. Et Antonio, de son côté, lui a engagé sa parole que le couple ne s'était pas embarqué avec Bassanio.

SOLANIO. Si tu avais vu Shylock ! Je n'ai de ma vie assisté à une fureur pareille. Avant d'aller au palais ducal, il s'est mis à courir dans les rues et à glapir pour ameuter le monde, il ne savait plus ce qu'il disait : « Ma fille ! criait-il, mes ducats !... Ma fille s'est enfuie avec un chrétien ! Mes ducats aussi ! Mes ducats sont devenus chrétiens !... Justice !... La loi !... Mes ducats et ma fille !... Un sac

plein, deux sacs pleins de ducats, de doubles ducats !... Volés par ma fille !... Et des bijoux ! Deux pierres précieuses, deux pierres de prix !... Volés par ma fille !... Justice ! Qu'on retrouve ma fille !... Ma fille et mes bijoux !... Ma fille et mes ducats ! » Ajoutes-y les gamins qui scandaient l'antienne derrière lui : « Sa fille et ses bijoux ! Sa fille et ses ducats ! » Cela faisait un beau vacarme.

SALERIO. Dieu veuille qu'Antonio soit exact à l'échéance ! Sinon...

SOLANIO. Ah ! à propos, tu m'y fais songer : un Français, avec qui je bavardais hier, m'a affirmé qu'un navire de chez nous, richement chargé, avait péri récemment dans les mers étroites qui séparent la France de l'Angleterre. Je n'ai rien laissé paraître, mais j'ai tremblé pour Antonio en entendant cela. Pourvu que ce ne soit pas un des siens !

SALERIO. Souhaitons-le. Je ne connais pas un cœur plus généreux, plus sensible et plus délicat. J'étais auprès de Bassanio quand ils se sont quittés. Bassanio lui a dit qu'il ferait l'impossible pour hâter son retour. Sais-tu ce qu'il lui a répondu ? De n'en rien faire. « N'allez surtout pas brusquer les choses à cause de moi, lui a-t-il dit. Attendez au contraire que le temps les mûrisse. Et ne vous mettez pas martel en tête pour le billet que j'ai signé. Votre amour a mieux à quoi penser. Soyez gai, ne vous préoccupez que de faire votre cour et de plaire. » Puis, les yeux pleins de larmes, il lui a donné une longue poignée de main où il a visiblement mis, je t'assure, toute la tendresse du monde.

SOLANIO. Oui... On dirait qu'il n'y a plus que son amour de Bassanio pour le rattacher à la vie. Viens. Allons le retrouver. Et essayons de le distraire un peu. Il doit se sentir bien seul.

(*Ils vont pour sortir.*)

SALERIO, *s'arrêtant.* Prends garde ! Shylock ! (*Entre Shylock.*) Bonjour, Messire. Quelles nouvelles chez les marchands ?

SHYLOCK. Ma fille s'est enfuie. Mais je suppose que vous le savez déjà !

SOLANIO. Nous le savons.

SHYLOCK. Mieux que personne, mieux que personne, n'est-ce pas ? (*Un temps.*) Qu'elle soit damnée !

SALERIO. Elle le sera sûrement si...

SHYLOCK. Si quoi ?

SALERIO, *riant.* Si elle a le Diable pour juge !

SHYLOCK, *amèrement.* Vous riez !... Ma chair et mon sang se révolter ainsi !

SOLANIO. Ta chair et ton sang ! A te voir près de ta fille, il y a plus de différence entre ta chair et la sienne qu'entre le jais et l'ivoire ; entre ton sang et le sien qu'entre un épais vin rouge et le vin du Rhin ! Mais laissons cela.

SHYLOCK. Oui, laissons cela.

SOLANIO. Dites-nous plutôt... Est-il vrai qu'Antonio ait eu des pertes en mer ?

SHYLOCK. Encore un mauvais marché pour moi ! Un prodigue, un banqueroutier bientôt, et qui n'ose déjà plus montrer le bout de son nez sur le Rialto ! Un futur mendiant, je vous le dis, aux lieux où il venait faire parade de sa superbe et de son insolence ! Qu'il prenne garde à son billet ! Il m'appelait usurier : qu'il prenne garde à son billet ! Il prêtait de l'argent pour rien : qu'il prenne garde à son billet !

SALERIO. Pourquoi ? S'il manque à l'échéance, vous ne lui ôterez quand même pas une livre de chair ? A quoi vous serait-elle bonne ?

SHYLOCK. A amorcer le poisson. Elle nourrira ma vengeance si elle ne nourrit rien d'autre. A force de me discréditer, il m'a fait perdre plus d'un demi-million ; il n'a cessé de me couvrir d'opprobres, moi et ceux de ma religion ; il a traversé tous mes marchés, éloigné de moi mes amis, surexcité mes ennemis. Et pour quelle raison, je vous le demande ? — Parce que je suis juif. — Est-ce qu'un juif, pourtant, n'a pas des yeux, est-ce qu'un juif n'a pas des mains, des organes, des sens, des sentiments, des passions comme vous ? Est-ce qu'il n'est pas nourri des mêmes aliments, blessé des mêmes armes, sujet aux mêmes maladies, guéri par les mêmes moyens, chauffé par le même été, glacé par le même hiver qu'un chrétien ? Si vous nous piquez, est-ce que nous ne saignons pas ? Si vous nous chatouillez, est-ce que nous ne rions pas ? Si vous nous donnez du poison, est-ce que nous ne mourons pas ? Alors, si vous nous outragez, pourquoi est-ce que nous ne nous vengerions pas ? Si nous sommes comme vous pour tout le reste, nous vous ressemblons aussi en cela. Quand un chrétien est outragé par un juif, est-ce qu'il tend l'autre joue ? Non, il se venge. Quand un juif est outragé par un chrétien, que doit-il donc faire à votre exemple, sinon se venger ? La méchanceté que vous nous avez enseignée, mes maîtres, comptez sur moi pour la mettre en pratique. Et du diable, je vous jure, si je ne vous y surpasse pas ! (*Il sort.*)

SALERIO, *saisi.* Par Dieu ! il serait bien capable de faire ce qu'il dit.

SOLANIO. Mais non ! Des mots que tout cela !

SALERIO. Je ne sais... Il m'a donné froid dans les moelles, Solanio...

(*Ils sortent.*)

scène 12

Dans la maison de Shylock.

En scène, Shylock, assis, tête dans les mains, coudes aux genoux. On frappe à la porte. Il ne répond pas. On frappe plus fort.

SHYLOCK. Qui est là ?

VOIX DE TUBAL. Tubal.

SHYLOCK. C'est toi, Tubal ? C'est vraiment toi ?

VOIX DE TUBAL. Hé oui ! C'est moi.

SHYLOCK. Enfin ! (*Il va lui ouvrir.*) Eh bien ? Quelles nouvelles ? Tu as vu Jessica ?

TUBAL. Hé non !

SHYLOCK. Tu ne reviens pas de Gênes ?

TUBAL. Ah si !

SHYLOCK. Tu reviens de Gênes et tu n'as pas vu ma fille ?

TUBAL. Hé non ! J'ai entendu parler d'elle plusieurs fois, mais je n'ai pas pu la retrouver. A mon avis, elle avait déjà quitté la ville quand j'y suis arrivé.

SHYLOCK. Ah ! (*Un silence, puis.*) C'en est fait un diamant que j'avais acheté deux mille ducats à Francfort...

TUBAL. Quoi ?

SHYLOCK. ...Perdu ! A tout jamais perdu ! Veux-tu que je te dise : jusqu'ici la malédiction n'était pas tombée sur notre peuple ; du moins, je ne l'éprouve qu'à présent. Deux mille ducats, Tubal. Sais-tu bien ce que c'est que deux mille ducats ? Eh bien ! je les perds. Sans compter les autres bijoux. Sans compter les sacs pleins de pièces d'or. Je suis ruiné. Et ma fille... morte pour moi. Mais, morte pour morte, je la préférerais au moins morte là, à mes

pieds, avec mes bijoux à ses oreilles ; ensevelie là, à mes pieds, avec mes ducats dans son cercueil. — Alors, quoi ? Aucune nouvelle des fugitifs ? Non aucune !... Et je ne saurais même pas chiffrer ce qu'ont coûté les recherches ! Perte sur perte. Les voleurs partis avec tant, et tant pour retrouver les voleur. Et pas la moindre satisfaction, pas la plus mince vengeance : je ne puis compenser par rien le malheur qui me pèse aux épaules, il n'y a de sanglots que dans ma gorge, il n'y a de larmes que sur mes joues ! Ah ! Tubal ! (*Il pleure.*)

TUBAL. Hé oui !... Hé oui !... Mais il y a d'autres hommes qui ont du malheur aussi. A ce que j'ai appris à Gênes, Antonio...

SHYLOCK. Quoi ! Quoi ! Quoi ? Antonio ? Un malheur ? Un malheur ?

TUBAL. Hé oui ! Antonio a perdu un galion qui venait de Tripoli.

SHYLOCK. Merci à Dieu ! Merci à Dieu ! Mais est-ce sûr ? Est-ce absolument sûr ?

TUBAL. Hé oui ! Hé oui. J'ai parlé moi-même à des matelots qui avaient échappé au naufrage.

SHYLOCK. Ah ! Tubal, tu me rends la vie. Bonne nouvelle. Excellente nouvelle. Ha ! Ha ! Merveilleuse nouvelle. Et où dis-tu ? A Gênes ?

TUBAL. A Gênes.

SHYLOCK. J'ai bien fait de t'y envoyer. Je ne regrette plus rien. Qu'y as-tu appris encore ?

TUBAL. Ma foi ! rien... Ah ! si : on m'y a dit qu'on avait vu votre fille dépenser quatre-vingts ducats en une seule nuit.

SHYLOCK. Comment ?

TUBAL. Hé oui ! Hé oui !

SHYLOCK. Mais tu m'enfonces un poignard ! Je ne reverrai jamais mon or. Quatre-vingts ducats d'un coup ? Mais sais-tu bien ce que c'est que quatre-vingts ducats ?

TUBAL. Hé oui !... D'autre part, divers créanciers d'Antonio, qui faisaient route avec moi vers Venise, se sont juré de te réduire à la banqueroute.

SHYLOCK. On ne peut mieux ! Et ce sera justice ! Je me joindrai à eux ! Je le harcèlerai ! Je le torturerai ! Tu entends, Tubal ?

TUBAL. L'un d'eux, du reste, m'a montré une bague qu'il a eue de votre fille en échange d'un singe.

SHYLOCK. En échange de quoi ?

TUBAL. D'un singe.

SHYLOCK. Pourquoi un singe ? Qu'avait-elle à faire d'un singe ? Malheur à elle. C'était ma turquoise. Elle valait à elle seule une forêt de singes.

TUBAL. Cela dit, il n'y a plus aucun doute : Antonio est ruiné jusqu'à l'os.

SHYLOCK. Jusqu'à l'os, c'est exact. Et ce le sera plus encore qu'on ne croit. Va, Tubal. Engage-moi un exempt. Retiens-le dès aujourd'hui. Ce sera quinze jours d'avance, j'en serai plus assuré. Si Antonio ne me paye pas, je lui arrache le cœur. Va, va, Tubal. Va, mon brave Tubal. Tu as bien compris ? Un exempt, pendant quinze jours, à mon service exclusif.

(*Tubal sort.*)

scène 13

A Belmont. Chez Portia.
Entrent Bassanio, Portia, Gratiano, Nérissa et des gens de leur suite. Les coffrets sont à découvert.

PORTIA. Différez un peu, Bassanio. Je vous en prie. Attendez encore un jour ou deux avant de courir votre chance. Si vous choisissez mal, je perds votre compagnie. Alors, tardez un peu. Quelque chose me dit — mais ce n'est pas l'amour ! surtout n'allez pas croire que c'est l'amour ! — quelque chose me dit que j'aurais du chagrin à vous perdre. Notez bien que ce n'est pas la haine qui me parle ainsi. Non, pas précisément ! — Ah ! comme il est difficile de s'expliquer ! Il faudrait avoir du temps devant soi. Alors, tardez un peu. Vous n'êtes pas bien ici ? En fait, je voudrais vous retenir plusieurs semaines auprès de moi avant de vous voir tout aventurer sur ces maudits coffrets. Ainsi pourrais-je vous faire deviner peu à peu lequel il faut choisir. Il est vrai que, dans ce cas, je deviendrais parjure. Mais, si vous échouez, j'aurais le regret mortel de ne l'avoir pas été. Que vos yeux sont redoutables, Bassanio ! Ils m'ont jeté un sort et partagée en deux moitiés : l'une est à vous, l'autre est à vous aussi, à moi ! à moi ! veux-je dire. Mais quoi ! si elle est à moi, elle est également à vous, et tout vous appartient. Hélas ! j'en dis trop long, mais c'est pour étirer le temps, pour jouir de ce moment qui est encore à nous et retarder celui que je crains plus que vous peut-être.

BASSANIO. Laissez-moi me risquer tout de suite, Portia. L'indécision où je suis me met à la torture. Et je ne saurais la prolonger plus longtemps. Menez-moi aux coffrets.

PORTIA. Oui. Après tout, vous avez raison. En avant ! donc, et courage ! Puisque vous m'aimez, je veux croire que vous ne vous tromperez pas. — Nérissa, et vous tous, tenez-vous à l'écart !... Ah !... et qu'on fasse de la musique et qu'on chante pendant que notre sort se joue ! Si Bassanio me perd et s'en va d'ici à tout jamais, ce chant me deviendra le sien et ainsi disparaîtra-t-il, comme le cygne qui abandonne la vie dans une mélodie. S'il me gagne, la romance sera celle qui se glisse, au point du jour, dans l'oreille du fiancé et l'appelle au mariage.

(*La musique prélude. Tandis que Bassanio examine les coffrets en silence, un musicien chante.*)

LE MUSICIEN

Advienne que peut advenir,
Il ne me chault quoi ni comment.
Mais que je puisse seulement
A votre grâce parvenir.
Et si j'avais chance obtenir
Ce don de vous parfaitement,
Advienne que peut advenir.

Je vous requiers mon souvenir,
Dites-moi votre sentiment,
Car je vous dis tout pleinement
Que, s'il vous plaît moi retenir,
Il ne me chault quoi ni comment
Ce qu'adviendra qui peut venir (1).

BASSANIO. Non, décidément, je ne me fierai pas à des dehors, si brillants qu'ils puissent être. J'ai vu trop de méchants procès triompher en justice pour la seule apparence qu'on avait su leur prêter, trop d'hérésies grossières vous mener à la damnation par la seule vertu d'un austère visage, trop d'hommes au foie blanc comme le lait masquer leur lâcheté sous l'aspect d'un héros ou d'un dieu de la guerre, trop de femmes enfin nous leurrer sur leur beauté par des parures qui leur en tenaient lieu. Voilà pourquoi, or somptueux, mortelle nourriture de Midas, je ne veux pas de toi. Ni de toi non plus, argent, louche et livide intermédiaire de l'homme à l'homme. — Mais toi, humble plomb, ta simplicité m'émeut. C'est sur toi que je mise. Et

(1) Chanson anonyme du XVe siècle.

porte-moi bonheur ! (*On lui tend la clé du coffret de plomb, qu'il ouvre.*) Merci ! mon Dieu, j'ai bien choisi : voici le portrait de celle que j'aime. (*Il va vers Portia.*) Belle dame, avec votre permission... (*Il met un genou à terre devant Portia et lui baise les mains.*)

PORTIA, *le relevant*. Seigneur Bassanio, voyez-moi, regardez-moi, connaissez-moi telle que je suis. Sans vanité, si j'étais seule en cause, je n'aurais point le désir de valoir davantage. Mais vous voici dans ma vie, et pour vous, pour vous uniquement, je souhaiterais de pouvoir tripler vingt fois ce que je suis, être mille fois plus belle, dix mille fois plus riche, et, rien que pour grandir dans votre amour, vous apporter en vertus, en amis dévoués, en agréments de toutes sortes, un inépuisable trésor. Hélas ! elle est fort peu de chose la somme de ce que je suis : en bref, une fille sans grand savoir, sans expérience, heureuse cependant d'être encore d'âge à apprendre, plus heureuse de s'en sentir capable, et heureuse surtout de le faire désormais sous votre direction, ô mon seigneur, mon gouverneur, mon roi ! Moi et ce qui est mien, tout est vôtre à présent. Il n'y a qu'un instant, j'étais le seigneur de cette résidence, le maître de mes gens, la reine de moi-même ; et maintenant, au moment même que je vous parle, cette maison, ces gens et moi-même, tout cela est à vous, mon seigneur. Je vous donne tout avec cette bague. Gardez-la bien ! Si jamais vous la quittiez, la perdiez ou la donniez, sachez qu'il y aurait là un présage funeste pour notre amour, et que j'aurais le droit de me plaindre hautement de vous.

BASSANIO, *mettant à son doigt la bague de Portia*. Madame, vous m'avez fait perdre la parole. Je sens en moi tout un désordre de sentiments qui me coulent dans les veines, et se confondent en une joie suprême qui s'éprouve, mais ne peut s'exprimer. Dites-vous bien pourtant que si cette bague quitte mon doigt, c'est que la vie elle-même m'aura quitté.

GRATIANO. Voici le moment venu, pour nous autres qui avons vu nos vœux s'accomplir, de vous crier : « Bonheur ! et bonheur encore ! »

NÉRISSA. Bonheur !

GRATIANO. Mais j'ai une requête à y ajouter que je vous prie, seigneur Bassanio et vous aussi, Madame, de bien vouloir accueillir. Permettez-moi, le jour de vos noces, de me marier en même temps que vous.

BASSANIO. De tout mon cœur, si tu peux trouver femme.

GRATIANO. Elle est déjà trouvée. Mes yeux sont aussi prompts que les vôtres, Monseigneur. Vous regardiez la maîtresse, j'ai regardé la suivante. Vous aimiez, j'ai aimé. Vous voyez que nous avons l'un et l'autre aussi peu de goût pour les longs délais. Votre sort dépendait de ces coffrets, le mien aussi, comme l'événement le prouve. Car j'ai obtenu de cette belle la promesse qu'elle m'accorderait sa main si vous aviez la chance de conquérir votre dame.

PORTIA. Est-ce vrai, Nérissa ?

NÉRISSA. Oui, Madame, à condition que vous y consentiez.

BASSANIO. Et vous, Gratiano, êtes-vous prêt, vraiment, à lui engager votre foi ?

GRATIANO. On ne saurait davantage, Monseigneur.

BASSANIO. Alors, nos noces seront fort honorées par les vôtres.

GRATIANO, *à Nérissa*. Nous jouerons mille ducats avec eux à qui fera le premier garçon !

NÉRISSA, *souriant*. Bourse déliée ?

GRATIANO. Parbleu ! on ne peut gagner à ce jeu-là que bourse déliée ! — Mais qui vient là ? Quoi ! Lorenzo et sa jolie païenne ? Et Salerio ? Que se passe-t-il donc ?

(*Entre Lorenzo, Jessica et Salerio.*)

BASSANIO. Lorenzo, Salerio, chers amis, soyez les bienvenus, si toutefois la jeunesse de mes droits ici m'autorise à vous souhaiter la bienvenue. (*A Portia.*) Au vrai, je n'en suis pas très sûr. Ce ne sera donc qu'avec votre consentement, Portia, que je dirai à mes compatriotes qu'ils sont les bienvenus.

PORTIA. Je le leur dis aussi, Monseigneur : ils sont tout à fait les bienvenus.

LORENZO. J'en remercie Votre Grâce. En ce qui me concerne, messire, mon intention n'était pas de vous venir rejoindre, mais Salerio, que j'ai rencontré sur ma route, a tellement insisté pour que je l'accompagne que je n'ai pas pu le lui refuser.

SALERIO. C'est exact et j'avais mes raisons pour cela. — Voici : le seigneur Antonio se recommande à vous.

(*Il remet une lettre à Bassanio.*)

BASSANIO. Avant que je n'ouvre sa lettre, dites-moi vite comment vous l'avez laissé ?

SALERIO. Ma foi ! je n'ai pas l'impression qu'il soit souffrant, sauf au moral. Ni bien portant non plus. Mais sa lettre vous fixera là-dessus.

(*Bassanio s'écarte pour lire la lettre.*)

PORTIA. Nérissa, fais le meilleur accueil à cette jeune étrangère et occupe-toi d'elle.

LORENZO. Je vous en saurai gré, Madame.

GRATIANO. Votre main, Salerio. Quelles nouvelles de Venise ? Comment va notre bon, notre fastueux Antonio ? Vos paroles, à l'instant, étaient bien un peu sibyllines ! Je gage qu'il sera content de notre succès : nous sommes des Jasons, savez-vous, nous avons conquis la Toison d'Or.

SALERIO. Que n'avez-vous regagné en même temps tout ce qu'il a perdu !

GRATIANO, *inquiet*. Que dites-vous !

PORTIA, *qui n'a pas quitté Bassanio du regard*. Dieu ! il faut que ce message contienne de sinistres nouvelles, sinon Bassanio ne perdrait pas ainsi ses couleurs à vue d'œil. — La mort d'un être cher, peut-être ? — Quoi ! de mal en pis. (*Elle va vers lui.*) Avec votre permission, Bassanio : me voici maintenant la moitié de vous-même et je dois recevoir la moitié de tout ce que cette lettre vous apporte.

BASSANIO. O douce Portia, il est ici quelques-uns des mots les plus désolants qui aient jamais noirci le papier. Quand je vous ai dit pour la première fois l'amour que je vous portais, je vous ai avoué que je ne possédais point d'autres richesses que celle de mon sang. Certes, je disais vrai alors, et pourtant je me vantais encore en évaluant à rien ma fortune. J'aurais dû vous dire qu'elle était au-dessous de rien : car non seulement je me suis fait le débiteur de mon meilleur ami, mais j'ai fait de cet ami, pour me créer des ressources, le débiteur de son plus cruel ennemi. Vous voyez cette lettre, Madame : le papier en est comme le corps de mon ami et chaque mot en est comme une plaie ouverte par où saigne sa vie. — Mais est-ce bien vrai, Salerio ? Toutes ses entreprises ont échoué ? Pas une qui n'ait réussi ? De Tripoli, du Mexique, d'Angleterre, de Lisbonne, de Barbarie, des Indes, il n'y aurait pas un seul de ses vaisseaux qui ait échappé au naufrage ? Cela n'est pas croyable.

SALERIO. Pas un seul, Monseigneur. Du reste, aurait-il l'argent nécessaire pour acquitter votre dette, on affirme que Shylock refuserait de le prendre : l'échéance est passée. Je n'ai jamais vu quelqu'un

s'acharner ainsi à la ruine, que dis-je : à la mort d'un homme. Il importune le Doge du matin au soir et en appelle aux Lois de l'Etat si on lui refuse justice. Vingt marchands parmi les plus notoires, les Magnifiques du plus haut rang, le Doge lui-même, tous déjà ont fait l'impossible pour l'amener à une vue plus humaine des choses. Rien n'y a fait, et nul n'est encore parvenu à le faire sortir de son entêtement : « Justice ! ne cesse-t-il de répondre, une livre de chair, engagement pris, justice ! »

PORTIA, *à Bassanio.* Et c'est votre meilleur ami qui court pareil danger ?

BASSANIO. Mon ami le plus fraternel, Madame, l'homme le plus délicat, le cœur le plus généreux, le plus disposé toujours à rendre service... Ecoutez plutôt... (*Il lit la lettre d'Antonio.*) « Doux Bassanio, mes vaisseaux sont tous perdus, corps et biens ; mes créanciers deviennent impitoyables, mes ressources sont réduites à néant, et quant à Shylock, il exige l'exécution de son billet à la lettre. Puisque, en passant par sa volonté, je vais cesser de vivre, il va sans dire qu'entre vous et moi toutes dettes sont éteintes. J'aimerais bien toutefois vous revoir avant de mourir. Pourtant, suivez votre fantaisie : si ce n'est pas votre tendresse qui vous décide à venir, que ce ne soit pas cette lettre. »

PORTIA. Quelle somme doit-il à ce Shylock ?

BASSANIO. Trois mille ducats, par ma faute.

PORTIA. Quoi ? Pas davantage ? Mais payez-lui-en six mille et déchirez le billet ; doublez les six mille, triplez-les plutôt qu'un ami de cette qualité perde un seul cheveu sur sa tête par votre faute ! D'abord venez à l'église avec moi, que j'y sois votre femme. Et tout de suite après, courez à Venise pour y retrouver Antonio. Car je sais bien que vous ne pourrez jamais reposer aux côtés de Portia avec une âme inquiète. Mon banquier vous fera tenir de quoi acquitter vingt fois cette petite dette. Quand elle le sera, ramenez votre ami chez nous. Pendant ce temps, Nérissa et moi, nous vivrons comme des vierges veuves. Mais puisque, hélas ! il faut vous éloigner le jour même de nos noces, ô mon amour, partez vite.

BASSANIO. Oui, Madame. Mais c'est le cœur doublement déchiré que je me sépare de vous. Sachez cependant que, jusqu'à mon retour, je ne m'accorderai aucun repos, aucun loisir, et que je reviendrai vers vous à la minute même où je saurai qu'Antonio est sauvé.

RIDEAU

acte 2

scène 1

(*Entrent Shylock, Solanio, Antonio, un geôlier et des gardes.*)

SHYLOCK. Geôlier, ne le quitte pas de l'œil... Qu'on ne me parle pas de pitié !... Un imbécile qui prêtait de l'argent gratis !... Ne le quitte pas de l'œil, geôlier, tu entends !

SOLANIO. Pourtant, écoute-moi, mon bon Shylock...

SHYLOCK. Je ne suis pas « ton bon Shylock ». Il a signé un billet. Je veux mon billet. On ne discute pas un billet. J'ai juré qu'il acquitterait son billet. Et il acquittera son billet. Chien, je suis. Chien je reste. Il goûtera à mes crocs. Le doge me fera justice. C'est trop déjà, mauvais geôlier, que tu sois assez faible pour sortir avec lui sur demande.

SOLANIO. Je t'en prie, écoute-moi.

SHYLOCK. Point d'affaire. Je réclame mon billet. Je n'ai rien à écouter. Je réclame mon billet. Il n'y a pas à en parler. On ne fera pas de moi un de ces nigauds avec la larme à l'œil qui hochent la tête, s'attendrissent, soupirent, et finissent par céder à des prières. Et ne me suis pas ! Inutile. Je ne veux pas de paroles, je ne veux que mon billet. (*Il sort.*)

SOLANIO. C'est bien l'animal le plus féroce qui ait jamais frayé avec des hommes !

ANTONIO. Laissons-le. A quoi bon le supplier ? Il en veut à ma vie. Et rien ni personne ne parviendra à l'amadouer.

SOLANIO. Il est impossible que le doge tienne cet engagement pour valable.

ANTONIO. Quelle que soit son opinion là-dessus, le doge ne peut arrêter le cours de la loi, Solanio. On n'a pas prévu d'exception aux garanties que Venise accorde aux étrangers. On ne saurait les suspendre, même par humanité, sans que la justice de l'Etat en soit à jamais compromise aux yeux des marchands de toutes nations qui viennent commercer chez nous et font notre richesse.

SOLANIO. Cependant...

ANTONIO. Non, Solanio, non. Advienne que pourra ! Les déboires, les chagrins que j'éprouve depuis trois mois m'ont réduit à si peu de chose, vois-tu, que Shylock aura bien du mal à tirer encore de moi une livre de chair. — Allons ! fais ton devoir, geôlier. Marchons. Dieu veuille que Bassanio arrive à temps pour que je puisse l'embrasser avant que de payer ma dette. Le reste m'importe peu.

(*Ils sortent.*)

scène 2

A Belmont. Dans le palais de Portia.

Entrent Portia, Nérissa, Lorenzo, Jessica et Balthazar.

LORENZO. Je tiens beaucoup à le dire en votre présence, Madame : vous avez de l'amitié la conception la plus

noble, la plus rare qui soit, et je n'ai pas fini d'admirer la preuve que vous venez de nous en fournir. Mais si vous saviez qui vous honorez ainsi, à quel vrai gentilhomme vous portez secours, je suis sûr qu'aucun regret ne se mêlerait à votre sacrifice et que vous y trouveriez toutes les raisons du monde d'en être fière.

PORTIA. Je ne regrette jamais d'avoir fait le bien, mais aujourd'hui moins encore que jamais. Car j'ai toujours pensé, voyez-vous, qu'entre deux hommes qui se prennent d'amitié vraie l'un pour l'autre, se choisissent pour compagnons et décident de tout partager de leur vie, il existe à coup sûr une mystérieuse correspondance de traits, de manières et de goûts. Cet Antonio, qui est l'ami intime de mon seigneur, ne peut donc que lui ressembler étroitement, et s'il en est ainsi, avouez alors avec moi qu'il m'en aura coûté bien peu pour soustraire à un danger mortel le reflet de celui qui est devenu ma vie. Mais laissons cela. J'ai trop l'air, à m'expliquer, de vouloir m'adresser des louanges. — Lorenzo, je remets entre vos mains la surveillance et la gestion de ma maison jusqu'au retour de Bassanio.

LORENZO. A moi, Madame ?

PORTIA. Oui. J'ai fait le vœu de vivre dans la prière et la contemplation, sans autre compagnie que celle de Nérissa, pendant l'absence de nos maris. Il y a un monastère à deux milles d'ici ; c'est là que nous résiderons. Je vous demande, par amitié pour moi, de bien vouloir accepter cette charge.

LORENZO. Mais, de grand cœur, Madame.

PORTIA. J'ai mis mes gens au fait : ils vous obéiront à vous et à Jessica comme à Bassanio et à moi-même. Ainsi portez-vous bien et au revoir.

LORENZO. A bientôt, j'espère, Madame. Que les plus doux moments, que les plus heureuses pensées vous fassent cortège !

JESSICA. Et moi, je souhaite à Votre Grâce toutes les satisfactions du cœur.

PORTIA. Merci ! Jessica, et adieu ! (*Lorenzo et Jessica sortent.*) Maintenant, à toi, Balthazar. Tiens, prends cette lettre. Tu vas faire tous les efforts humainement possibles, tu brûleras les relais, tu te priveras s'il le faut de sommeil pour arriver au plus vite à Padoue. Là, tu remettras cette lettre en mains propres au docteur Bellario, mon cousin. Elle lui annonce notre arrivée. Ne perds pas un instant en paroles, pars !

BALTHAZAR. Votre Grâce peut compter sur moi, je ferai toute diligence. (*Il sort.*)

NÉRISSA. Ou je me trompe fort ou vous êtes en train, Madame, de mijoter quelque plat de votre façon.

PORTIA. Oui, ma chère. J'ai déjà noué tous les fils d'une intrigue dont tu me diras des nouvelles. Car, si Dieu veut, nous verrons nos maris plus tôt qu'ils ne le pensent.

NÉRISSA. Et eux, nous verront-ils ?

PORTIA. Certes. Mais costumées de telle sorte qu'ils nous croiront pourvues de ce qui nous manque !

NÉRISSA. Si je vous comprends bien, Madame, vous allez essayer de nous viriliser ?

PORTIA. Et j'y réussirai, Nérissa. Tiens ! je gage même avec toi que, lorsque nous serons l'une et l'autre accoutrées comme des jouvenceaux, c'est moi qui, de nous deux, aurai la mine la plus martiale et porterai le plus fièrement la dague. Tu verras comme je saurai prendre la voix flûtée du garçon qui devient homme, donner une allure de petit mâle à ma démarche et parler mieux querelles que tous nos jeunes fanfarons. Bref, je serai si à l'aise au travers de toutes ces calembredaines qu'il y aura des gens pour jurer que j'ai quitté l'école depuis plus d'un an !... Tu verras ! Tu verras ! J'ai dans l'esprit mille gentillesses de la même farine, dont je te garde la surprise. Allons ! viens maintenant. Mon coche nous attend à la porte du parc. Je te dirai mon plan en cours de route. Dépêchons-nous. Nous avons vingt milles à faire aujourd'hui.

(*Elles sortent en riant.*)

scène 3

A Venise. La Cour de Justice.

Entrent le Doge, les Magnifiques, Antonio, Bassanio, Solanio, Salerio, des officiers, des secrétaires et des gens de suite.

LE DOGE. Antonio est-il là ?

ANTONIO. Oui, Monseigneur. Je suis à la disposition de Votre Altesse.

LE DOGE. Antonio, je suis navré pour toi. Ce procès ne fait pas que me révolter : j'appréhende son issue plus que je ne saurais dire. Car l'engagement que tu as souscrit a beau être formel, ce ne serait rien si tu n'avais contre toi un adversaire qui a volontairement proscrit de soi-même toute espèce de sentiment humain.

ANTONIO. Monseigneur, je n'ignore pas que vous avez déjà usé auprès de lui de toute votre autorité pour qu'il consentît à adoucir la rigueur de ses poursuites et je tiens une fois de plus à vous en rendre grâces. Mais, puisqu'il reste inflexible, sourd à toute raison, à toute pitié, et que je ne dispose d'aucun moyen légal pour me soustraire à son acharnement, qu'il en soit de mon sort ce que décidera le Ciel : je sais que je trouverai en moi la force d'âme nécessaire pour faire face à l'adversité.

LE DOGE. Allez chercher Shylock, et qu'il comparaisse devant la Cour.

UN GARDE. Il attend à la porte, Seigneur ; le voici (*Entre Shylock.*)

LE DOGE. Shylock, chacun de nous ici se refuse à admettre que tu veuilles pousser jusqu'au bout l'action que tu as intentée à Antonio. Nous nous plaisons encore à penser que tu n'as fait *qu'afficher* une résolution aussi cruelle, et ce dans la simple intention de donner une leçon — déjà passablement sévère — à un débiteur défaillant. Mais on ne te juge pas assez mal pour supposer que tes vrais sentiments correspondent à cette attitude. Je ne te le cacherai pas : on espère même davantage de toi. Oui. On s'attend de ta part à mieux que de la clémence : à de la générosité, et l'on souhaiterait de te voir renoncer non seulement à l'exécution d'une clause dont la perspective nous emplit d'horreur, mais aussi à la moitié de ce qu'Antonio te doit. La malchance, qui le poursuit depuis quelque temps et qui a causé la ruine de tous ses biens, de tous ses espoirs, est telle en effet qu'elle suffirait à lui concilier les cœurs les plus durs. C'est pourquoi, Shylock, nous comptons sur toi pour ne pas nous décevoir.

SHYLOCK. Monseigneur, je regrette de ne pouvoir répondre à votre attente. J'ai déjà informé Votre Grâce du caractère irrévocable que j'avais donné à ma décision : j'ai fait serment sur les Livres Saints d'aller jusqu'au bout de mon droit et d'obtenir par toutes les voies légales le dédit stipulé dans mon billet. Si vous refusez de me l'accorder, que ce soit au péril de votre charte et des libertés de votre cité ! — Vous me demanderez sans doute pourquoi je préfère une livre de charogne à trois mille ducats ? Je n'ai rien à répondre à cela sinon que c'est ma volonté. Supposez que ma maison soit

infestée par un rat et qu'il me plaise de donner dix mille ducats pour qu'on m'en débarrasse, ce serait mon droit le plus indiscutable et je n'aurais pas, que je sache, à m'expliquer là-dessus ? Ici, de même. Il y a des gens qui ne supportent pas de voir le cadavre d'un porc, la gueule ouverte ; d'autres qui deviennent comme fous au passage d'un chat ; d'autres encore qui, lorsqu'on leur joue de la cornemuse sous le nez, ne peuvent s'empêcher de pisser dans leurs chausses. Question de sensibilité. Ces gens-là sont esclaves de la leur. Ils ne sont pas plus capables de résister aux injonctions de leurs désirs qu'aux mouvements de leurs dégoûts. Si vous voulez à toute force une explication, dites-vous que je suis comme eux, voilà tout. Et, de même qu'on ne saurait motiver par de claires raisons la répugnance de celui-ci pour un cochon mort qui bâille, de celui-là pour un chat qui rôde familièrement autour de lui, de ce troisième pour le son d'une cornemuse — chacun d'eux cédant en vérité à une faiblesse inexplicable, mais foncière, qui l'incite à rendre le mal pour le mal, — de même je ne puis ni ne veux donner à mon comportement d'autre motif que ma haine, que ma répulsion à l'égard de cet homme. Est-ce que cette réponse vous suffit ?

BASSANIO. Non. Car tu avoues toi-même que ce n'en est pas une. On ne justifie pas une conduite comme la tienne par une dérobade.

SHYLOCK. Ce n'est pas à vous que je m'adresse. Au surplus, peu m'importe que mes réponses vous déplaisent ou non.

BASSANIO. Depuis quand les hommes se mettent-ils à tuer ceux qu'ils n'aiment pas ?

SHYLOCK. Depuis quand éprouve-t-on pour quelqu'un de la haine si on n'a pas envie de le tuer ?

BASSANIO. Tout grief n'engendre pas forcément de la haine.

SHYLOCK. Tu laisserais donc un serpent te mordre deux fois de suite ?

ANTONIO. N'insiste pas, Bassanio. Cela ne sert de rien. Autant aller sur la plage pour y supplier la mer, à marée montante, de ne pas marcher plus avant, autant demander au loup pourquoi il fait pleurer la brebis dont il égorge l'agneau, autant interdire aux pins de la montagne de secouer leurs branches et de gémir vers le ciel quand souffle une rafale. Je vous en prie. N'essayez plus rien. Ne lui offrez plus rien. Faites droit à sa requête, rendez votre sentence, et qu'il n'en soit plus question.

BASSANIO. On te doit trois mille ducats. Je t'en donne six mille.

SHYLOCK. Quand vous diviseriez en six chacun de ces six mille ducats, et quand chacun de ces sixièmes deviendrait lui-même un ducat, je dirais encore : non, je n'en veux pas. Je veux l'exécution de mon billet.

LE DOGE. Quelle miséricorde pourras-tu jamais espérer d'autrui, si tu refuses ainsi la tienne à qui la mérite ?

SHYLOCK. Je n'en ai pas à solliciter, et je ne crains aucune sanction : je ne fais rien d'illégal. Vous possédez tous, peu ou prou, des esclaves que vous avez achetés, vous les réduisez, comme vos ânes, vos chiens ou vos mulets, à des travaux abjects *parce que* vous les avez achetés. Si je venais vous dire : « Rendez-leur la liberté, mariez-les à vos fils ou à vos filles. Il n'y a pas d'excuse à ce qu'ils suent ainsi, sang et eau, sous le poids des fardeaux que vous leur imposez. Faites que leurs lits soient aussi moelleux que les vôtres. Partagez avec eux les viandes qu'on vous prépare avec tant de soin. Ce sont des êtres humains comme vous ! — vous me répondriez, n'est-il pas vrai : ce que nous voulons. » Eh bien ! je vous réponds de même : « La livre de chair que j'exige de cet homme, je l'ai payée au-delà de son prix, elle m'appartient, je l'exige. » Ce que je demande là, c'est justice et rien que justice. L'obtiendrai-je de vous, oui ou non ? Répondez.

LE DOGE. Puisqu'il en est ainsi, je décide, en vertu de mon pouvoir discrétionnaire, d'ajourner la cause jusqu'à l'arrivée du docteur Bellario, le savant jurisconsulte de Padoue, que j'ai fait prier de venir ici pour trancher le débat.

UN GARDE. Monseigneur, il y a là dehors, justement, un messager qui arrive de Padoue et qui vous apporte une lettre du docteur Bellario.

LE DOGE. Qu'on le fasse entrer tout de suite !

BASSANIO. Du courage, Antonio, je vous en conjure ! Ce n'est pas du courage de mourir que je vous parle, mais du courage d'espérer encore. Au demeurant, je vous jure bien que Shylock, avant de faire couler une goutte de votre sang, devra me prendre ma propre chair, à moi, et mon sang, et mes os.

ANTONIO. Non, Bassanio. Je suis à bout de forces. Au vrai, je suis le mouton malade du troupeau. Et il est bon, pour la santé même de ce troupeau, qu'on l'en exclue. Crois-moi. Ainsi le fruit véreux tombe le premier de l'arbre. Toi, au contraire, écris mon épitaphe et continue de vivre. Tu n'as rien de mieux à faire.
(*Entre Nérissa, en costume de clerc d'avocat.*)

LE DOGE. C'est vous qui venez de Padoue et qui nous êtes envoyé par le docteur Bellario ?

NÉRISSA. Oui, Monseigneur. Et mon maître adresse ses respects à Votre Altesse.
(*Elle lui tend une lettre.*)

GRATIANO, *à Shylock.* O cœur plus dur que la pierre, peu s'en faut que tu ne me fasses douter de ma foi et croire avec Pythagore que les âmes des animaux passent dans le corps des hommes : on a dû, quelque jour, pendre un loup pour le meurtre d'un homme, son âme s'est envolée du gibet et s'est introduite dans le ventre de ta mère pendant que tu y reposais.

SHYLOCK. Tant que vos insultes n'auront pas le pouvoir d'effacer la signature de mon billet, dites-vous, mon bon jeune homme, que vous vous fatiguez inutilement les poumons. Je suis là pour me faire rendre justice.

LE DOGE. Le docteur Bellario nous recommande dans cette lettre un jeune, mais très savant jurisconsulte de ses amis. Où est-il ?

NÉRISSA. Il attend, à deux pas d'ici, qu'on lui dise si vous consentez ou non à l'admettre, Monseigneur.

LE DOGE. J'y consens de tout mon cœur. Qu'on l'introduise ici avec toutes les formes de la courtoisie. (*Des serviteurs s'inclinent et sortent.*) En attendant, nous ferons donner lecture à la Cour de la lettre du docteur Bellario.

UN CLERC, *lisant.* « Votre Grâce apprendra que j'étais fort souffrant lorsque sa lettre m'est parvenue. Cependant j'avais auprès de moi un jeune docteur de Rome, nommé Balthazar. Je l'ai mis au courant de votre requête et nous nous sommes penchés ensemble sur le problème que pose le procès en question. Nous l'avons étudié de très près, tous les deux. Et si nous partageons aujourd'hui la même opinion là-dessus, c'est après l'avoir fortifiée de l'autorité des meilleurs auteurs. Le docteur Balthazar vous apporte donc l'avis que vous m'avez demandé ; il l'a enrichi de son propre savoir, dont je ne saurais assez louer l'étendue. Je vous prie d'accepter qu'il me remplace auprès de Votre Altesse. Ne vous défiez pas de sa jeunesse, veuillez au contraire lui accorder votre plus haute estime : car je n'ai jamais vu une telle maturité d'esprit dans une enveloppe aussi juvénile. Et je le livre, Monseigneur, à votre gracieux accueil. Vous verrez que l'épreuve ne fera que publier davantage ses mérites. »

LE DOGE. Vous entendez ce qu'écrit le savant Bellario. (*Entre Portia, en costume de docteur en droit, un livre à la main.*) Et voici, je suppose, le docteur Balthazar. Donnez-moi la main. Vous venez de la part de Bellario ?

PORTIA. Oui, Monseigneur.

LE DOGE. Vous êtes le bienvenu. Prenez place. Ainsi, vous êtes instruit du différend que nous sommes appelés à trancher ?

PORTIA. Oui. Je connais à fond la cause. — Lequel est le marchand et lequel son adversaire ?

LE DOGE. Antonio, et vous aussi, Shylock, avancez-vous tous deux.

PORTIA, *à Shylock.* Votre nom est Shylock ?

SHYLOCK. Shylock est mon nom.

PORTIA. L'action que vous intentez est d'une étrange nature, mais elle n'outrepasse point votre droit le plus strict et la loi vénitienne ne peut vous empêcher de la poursuivre. (*A Antonio.*) C'est vous qui êtes à sa merci, n'est-ce pas ?

ANTONIO. Oui.

BASSANIO. A ce qu'il prétend !

PORTIA. Vous reconnaissez pour valable la teneur du billet ?

ANTONIO. Je la reconnais.

PORTIA. Il faut donc que Shylock soit clément.

SHYLOCK. Et en vertu de quelle obligation, s'il vous plaît ?

PORTIA. La clémence ne se commande pas. Elle descend sur l'être qui n'a plus d'autre recours comme une douce pluie du ciel sur la terre qui se mourait sans elle. Elle est deux fois bénie, car elle enrichit celui qui en dispense le don et celui qui le reçoit. Elle est la puissance des puissances. Elle est la vraie couronne des monarques. Elle est l'attribut de Dieu. Car le pouvoir terrestre qui ressemble le plus au pouvoir divin est celui qui sait tempérer la justice par la clémence. N'oublie pas, en effet, que nul de nous ne pourrait être sauvé si l'on s'en tenait à l'étroite justice. Ce n'est pas à la justice que s'adressent nos prières, c'est à la clémence. Et comment oserions-nous y faire appel si ces prières justement ne nous enseignaient à en user nous-mêmes ? — Je te dis tout cela, non pour remettre en question la légitimité de ta cause, mais pour que tu acceptes d'en adoucir la brutalité. Si tu persistes dans tes résolutions, il ne restera plus à la Cour qu'à condamner ce marchand.

SHYLOCK. Que mes actions retombent sur ma tête ! Je réclame l'application de la loi.

(*Un temps.*)

PORTIA. Voyons ! est-ce qu'Antonio n'est pas en état de rembourser l'argent ?

BASSANIO. Si fait ! Et je l'offre en son nom devant la Cour. Je double, je triple même la somme. S'il estime que ce n'est pas assez, je veux bien m'obliger à la payer dix fois, en lui donnant pour gages mes mains, ma tête, mon cœur. Mais s'il continue à penser que ce n'est pas assez, alors qu'il vous apparaisse à quel point nous sommes devant une œuvre de méchanceté : et alors, je vous en conjure, faites pour une fois fléchir la loi sous votre autorité. Il y a une justice humaine qui prime celle des livres, c'est celle-là qu'il faut rendre, quitte à commettre une apparente injustice.

PORTIA. Non. Cela ne doit pas être. Il n'est d'ailleurs pas dans Venise de puissance qui ait le droit de porter atteinte aux décrets établis. On en ferait un précédent et ce serait la porte ouverte à toutes sortes d'abus. Non. Cela ne se peut.

SHYLOCK, *enthousiaste.* Oh ! Oh ! C'est un Daniel qui nous est venu pour juge, oui, un Daniel ! (*Il baise le bas de la robe de Portia.*) O juge jeune et sage, comme je t'honore !

PORTIA. Permettez-moi d'examiner le billet, je vous prie.

SHYLOCK, *empressé.* Le voici, très révérend docteur ; le voici.

PORTIA. Shylock, réfléchis encore : on t'offre de te payer le triple de ce qui t'est dû.

SHYLOCK. Non. Non. J'ai fait un serment. J'ai fait un serment au ciel. Voudriez-vous que je mette le parjure sur mon âme ? Non, pas pour Venise tout entière !

PORTIA, *parcourant le papier.* Eh bien ! donc, l'échéance est passée, cela est sans conteste... Il a le droit le plus absolu de réclamer une livre de la chair d'Antonio et de la lui prélever près du cœur... Une dernière fois, Shylock, sois miséricordieux : prends trois fois ton argent, et dis-moi de déchirer ce billet.

SHYLOCK. Je vous le dirai dès que les termes en auront été respectés. Moi, je vous fais confiance, je vous tiens pour un arbitre éminent, vous connaissez les textes, et votre exposé de l'affaire nous a frappés par son impartialité : au nom de cette loi, dont vous êtes une des colonnes les plus robustes, je vous somme de ne plus tergiverser et de procéder au jugement. Car, j'en jure sur mon âme, il n'est pas au pouvoir de la parole humaine de m'ébranler dans ma résolution. Je m'en tiens à mon billet.

ANTONIO. Moi aussi, je supplie instamment la Cour de rendre son arrêt.

PORTIA, *après avoir d'un geste demandé l'acquiescement du doge.* Eh bien ! le voici. (*A Antonio.*) Il faut présenter votre poitrine à son couteau.

SHYLOCK. O le noble juge ! O l'excellent jeune homme !

PORTIA .Car je ne vois rien dans notre législation qui s'y puisse opposer.

SHYLOCK. C'est vrai ! C'est parfaitement vrai ! C'est la vérité même ! O le juge sage, le juge intègre !

PORTIA, *à Antonio.* Découvrez donc votre poitrine.

SHYLOCK. Oui, sa poitrine ! Cela est dit dans le billet. N'est-ce pas, juge équitable ? « Le plus près du cœur », ce sont les mots textuels ?

PORTIA. Exactement. Y a-t-il une balance pour peser la chair ?

SHYLOCK. Elle est là...

PORTIA. Il ne vous reste plus qu'à faire venir un chirurgien à vos frais.

SHYLOCK. Pourquoi donc ?

PORTIA. Pour panser sa plaie et l'empêcher de saigner à mort.

SHYLOCK. Pardon ! Pardon ! Cela est-il spécifié dans le billet ?

PORTIA. Non, mais peu importe ! Faites-le par charité. C'est la moindre que vous puissiez avoir.

SHYLOCK. Je ne trouve pas. Ce n'est pas dit dans le billet. Je m'en tiens au billet.

PORTIA. Dans ce cas... (*A Antonio.*) Avez-vous quelque chose à dire ?

ANTONIO. Peu de chose. Je me suis armé de courage et je suis prêt. — Donnez-moi votre main, Bassanio ; — adieu ! Ne vous affligez pas de me voir réduit à cette extrémité pour vous avoir servi. Au fond, voyez-vous, le sort se montre à mon égard plus indulgent qu'il n'a coutume de l'être. D'ordinaire, il laisse l'homme qu'il a ruiné survivre à son malheur et remâcher amèrement sa misère jusqu'à la mort. Il m'épargne ce lent supplice. (*Ils s'embrassent.*) Recommandez-moi à la mémoire de votre femme ; racontez-lui le détail des événements qui m'ont acheminé vers ma fin ; dites-lui combien je vous aimais ; rendez justice au mort que je vais

(SUITE PAGE 27)

SCHWEYK

DANS LA DEUXIEME GUERRE MONDIALE





ROGER PLANCHON

DE BERTOLT BRECHT



THÉATRE DE LA CITÉ

Musique
Hanns Eisler

Texte français
André Gisselbrecht et Joël Lefèbvre
(Tome IX des œuvres de Brecht aux Editions de l'Arche)

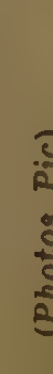
Décors et Costumes
René Allio

Mise en scène
Roger Planchon

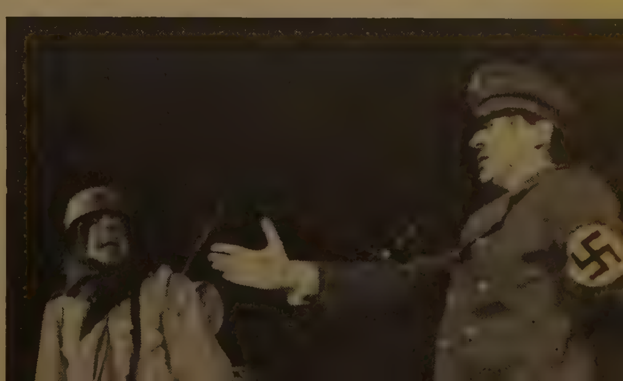
Création au Théâtre de Villeurbanne
le 4 cctobre 1961
et
au Théâtre des Champs - Elysées
le 11 octobre 1961



RENÉ ALLIO.

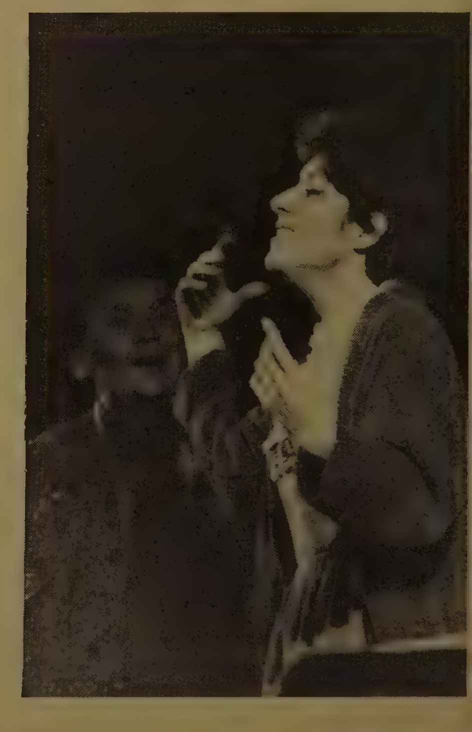


(Photos Pic)



JEAN BOUISE EST LE « BRAV' SOLDAT SCHWEYK » QUI, DE LA RÉSISTANCE PASSIVE DANS LES BISTROTS DE PRAGUE OCCUPÉE, FINIRA, MALGRÉ LUI, DANS L'OFFENSIVE ACTIVE SUR LE FRONT DE STALINGRAD...

Beaucoup d'épopées à la fois familières et nationales tressent leurs épisodes à rebondissements autour d'une figure populaire : Ulysse ou Achille, Till Ulenspiegel ou Don Quichotte, Guillaume Tell ou Robin des Bois, le pionnier de l'Ouest ou celui de l'espace... Dans bien des pays, une création littéraire s'interfère ainsi avec une tradition orale. C'est le cas en Tchécoslovaquie et dans toute l'Europe centrale, pour le soldat Schweyk...





...« Castigat ridendo mores » : c'est en nous faisant rire que les auteurs veulent nous mettre en garde. Dans un petit bistrot à l'heure allemande, les habitués révèlent ce qu'ils sont : celui-ci veut d'abord manger, celui là s'obstine à être amoureux, cet autre résiste plus ou moins ouvertement. Schweyk, lui, citoyen contre les pouvoirs, joue au plus fin...







La musique de ce « Schweyk dans la Deuxième guerre mondiale » est de Hanns Eisler : la partition va des rengaines de cirque qui accompagnent les mimes jusqu'à la parodie grinçante de l'opéra wagnérien, en passant par les chansons inspirées du folklore. Roger Planchon et René Allio ont utilisé pour la mise en scène un plateau tournant



(SUITE DE LA PAGE 22)

être. Et quand vous aurez achevé ce récit, priez-la de juger si Bassanio n'avait pas un ami. Ne vous repentez pas plus, cependant, d'avoir perdu cet ami qu'il ne se repent lui-même de payer votre dette, car si Shylock veut bien couper assez profond, je vais la payer sur-le-champ de tout mon cœur.

BASSANIO. Antonio, je viens de me marier à une femme qui m'est aussi chère que ma vie même, mais ma vie, ma femme, le monde entier ne me sont pas plus précieux que ta vie... Et je suis prêt à tout perdre, oui, à tout sacrifier à ce monstre pour te sauver.

PORTIA. Je ne suis pas certain que votre femme apprécierait beaucoup cette offre si elle vous entendait la faire.

GRATIANO. Moi aussi, j'ai une femme que j'adore, je vous le jure. Eh bien, je souhaiterais qu'elle fût au ciel afin d'y décider quelque puissance à changer le cœur de ce démon.

NÉRISSA. Vous faites bien de former ce souhait loin de ses oreilles ! Sinon, gare aux scènes de ménage !

SHYLOCK. Nous gaspillons notre temps. (*A Portia.*) Rends ta sentence, je te prie.

PORTIA. Bien. Tu as droit à une livre de la chair de ce marchand. La Cour te l'adjuge, la loi te la donne.

SHYLOCK. O le juge admirable !

PORTIA. Et cette livre de chair, tu dois l'arracher de sa poitrine. La loi te le permet, la Cour te le concède.

SHYLOCK. O le savant juge ! Voilà une sentence ! (*A Antonio.*) Allons, prépare-toi.

(*Il s'avance vers Antonio.*)

PORTIA. Attention, cependant ! Ce n'est pas tout. Le billet que voici ne t'accorde pas une goutte de sang. Les termes exprès en sont : *une livre de chair*. Rien de moins. Prends donc ce qui t'est dû, prends ta livre de chair, mais si, en la prélevant sur le sein de cet homme, tu verses une seule goutte de sang vénitien, tes terres et tes biens seront, de par la loi de Venise, confisqués au profit de l'Etat.

(*Mouvements.*)

GRATIANO. O le savant juge ! Voilà une sentence ! — Prends bien garde, Shylock ! — O le juge émérite !

SHYLOCK. Est-ce la loi ?

PORTIA, *ouvrant son livre*. Voici le texte. Tu peux le lire toi-même. Tu as voulu t'en tenir à la rigueur des lois écrites. Nous ferons comme toi. Justice te sera donc rendue, mais plus encore que tu ne le désirais.

GRATIANO. O le savant juge ! Voilà une sentence ! O lumière de tous les juges !

SHYLOCK. Alors, j'accepte l'offre que l'on m'a faite. Payez-moi trois fois le billet et relaxez le chrétien.

BASSANIO. Voici l'argent.

PORTIA. Non, non, s'il vous plaît. Doucement. Nous sommes là pour appliquer une convention à la lettre. Doucement. Il n'aura que la pénalité prévue.

GRATIANO. Tu l'entends, Shylock ! O le grand juge ! O l'inflexible juge !

PORTIA. Ainsi, c'est dit une fois de plus. Prépare-toi à couper la chair de ton ennemi. Mais ne verse pas de sang.

(*Un temps.*)

PORTIA. Eh bien ! qu'attends-tu ? Prends ce qui t'appartient.

SHYLOCK. Rendez-moi mon principal et laissez-moi partir.

BASSANIO. Le voilà. Prends-le.

PORTIA. Non. Il l'a refusé tout à l'heure devant la Cour. Il n'aura que ce qu'il a réclamé avec tant d'acharnement.

GRATIANO. Un second Daniel, Shylock ! Un véritable Daniel ! Je te remercie de m'avoir soufflé ce mot, démon.

SHYLOCK. Quoi ! je n'aurais même pas mon principal ?

PORTIA. Tu n'auras rien autre que le dédit stipulé. Prends-le à tes risques et périls.

SHYLOCK. Dans ce cas, que ce soit le diable qui lui en donne quittance ! Je ne resterai pas plus longtemps ici à ergoter avec vous.

PORTIA. Un instant. S'il en est ainsi, tu tombes sous le coup de la loi. (*Elle consulte son livre.*) Elle décrète, en effet, que tout étranger convaincu d'avoir, directement ou indirectement, attenté à la vie d'un citoyen de Venise verra non seulement ses biens saisis et partagés par moitié entre sa victime et le trésor public, — mais encore ses propres jours soumis à l'entière merci du doge. (*Elle referme son livre.*) Or je dis qu'il nous faut retenir cet article contre toi, car tu nous as apporté toi-même la preuve manifeste qu'indirectement ou même directement tu as attenté à la vie du défendeur. A genoux, donc ! et implore la grâce du doge.

GRATIANO. Chacun son tour ! Tu pensais n'avoir jamais besoin de la miséricorde de quiconque, n'est-il pas vrai ? Allons, à toi, maintenant !

(*Shylock tombe à genoux.*)

LE DOGE. Pour que tu voies à quel point nos cœurs sont différents du tien, je te fais grâce de la vie avant que tu me le demandes. Mais tu n'as que trop exigé l'application de la loi pour que je ne te l'applique pas à toi-même : une moitié de ta fortune ira à Antonio, l'autre à l'Etat.

GRATIANO. Très bien !

LE DOGE. Toutefois, si tu exprimes devant nous, immédiatement, un repentir que je souhaite sincère, je consens à commuer la peine en une amende.

SHYLOCK. Eh ! prenez donc ma vie et tout le reste ! Ne me faites grâce de rien ! Vous m'enlevez ma maison en m'enlevant ce qui la maintient debout et c'est m'ôter la vie que de m'ôter ce qui me fait vivre.

PORTIA. Que lui accorde votre pitié, Antonio ?

ANTONIO. Si Monseigneur le Doge et la Cour daignent accomplir le souhait que je forme, qu'ils lui laissent sans amende une moitié de ses biens. Pour celle qui m'est dévolue, je ne demande que le droit d'en faire usage en lui en payant l'intérêt et je m'engage à la restituer à sa mort au gentilhomme qui vient d'épouser sa fille. Mais à cette faveur, une condition : qu'il passe donation, ici, devant vous, de tout ce qu'il possédera en mourant à son gendre et à sa fille.

LE DOGE. Il le fera, ou je révoque la grâce que je viens de lui accorder.

PORTIA. Est-ce que tu acceptes, Shylock ? Eh bien ! réponds.

SHYLOCK. J'accepte.

LE DOGE. Qu'on dresse l'acte de donation.

SHYLOCK. Je... je vous prie... de me... de me laisser partir d'ici : je... je ne me sens pas très bien. Envoyez l'acte chez moi, et je le signerai.

LE DOGE. Tu peux t'en aller. Mais ne manque pas de signer, ou prends garde.

(*Shylock sort en chancelant.*)

LE DOGE, *à Portia*. Monsieur, je vous prie de venir dîner chez moi.

PORTIA. J'en demande humblement pardon à Votre Altesse, mais je suis tenu de retourner dès ce soir à Padoue et il faut que je parte dans l'heure.

LE DOGE. Vous m'en voyez navré. Antonio, récompensez bien ce gentilhomme, car vous lui avez de grandes obligations. Sans lui !...

(*Le doge sort avec les sénateurs, et leur suite.*)

BASSANIO. Oui, messire. Sans vous, par quelle épreuve mon ami et moi n'allions-nous pas passer ! Aussi, faites-nous la joie d'accepter, à titre d'honoraires, les trois mille ducats que nous devions à notre adversaire.

ANTONIO. Ce qui ne nous empêchera pas de rester à jamais vos débiteurs. Notre amitié, nos services vous sont acquis pour toujours.

PORTIA. On est assez payé quand on est satisfait. Je suis on ne peut plus satisfait de vous avoir sauvé, je me tiens donc pour on ne peut mieux payé. Je n'ai jamais exercé mon métier par amour du gain. Je vous prie seulement de me reconnaître quand il nous adviendra de nous rencontrer de nouveau. Adieu ! Messieurs, je vous souhaite d'être heureux.

BASSANIO. Non, non, je vous en conjure. il faut absolument que j'insiste auprès de vous.

ANTONIO. Oui. Recevez au moins quelque souvenir de nous, non certes comme une rétribution, mais comme un gage de gratitude.

BASSANIO. Et accordez-nous deux choses ; l'une : de ne pas nous refuser, l'autre : de nous pardonner notre insistance.

PORTIA. Vous me pressez de telle manière que je me vois forcé de céder. (*A Antonio.*) Donnez-moi vos gants, je les garderai en mémoire de vous. (*A Bassanio.*) Et, vous, donnez-moi la bague que vous portez au doigt. Votre amitié ne me la refusera pas... Ne retirez pas votre main : c'est cela qui me fera plaisir et rien d'autre.

BASSANIO. Cette bague, cher Monsieur ? Hélas ! mais c'est une bagatelle ! J'aurais honte à vous donner si peu de chose.

PORTIA. C'est pourtant le seul objet que j'accepterai de vous. Et, même si vous voulez, — mettons qu'il y ait là un caprice ! — j'ai grande envie de l'avoir.

BASSANIO. Pour tout vous avouer, cet anneau a pour moi une importance sans rapport avec sa valeur réelle. Par proclamation dans les rues de Venise, je ferai rechercher la bague la plus belle qui s'y puisse trouver et je vous la donnerai avec joie. Mais pour celle-ci, je vous en prie, excusez-moi.

PORTIA. Il faut croire que c'est surtout en paroles que vous êtes généreux, seigneur. Mal m'a pris de m'y fier. Car, en fait de cadeau, vous me donnez une double et bien désagréable leçon : vous m'apprenez d'abord à mendier ; et vous m'enseignez ensuite comment on doit répondre à celui qui mendie.

BASSANIO. Non, vous allez comprendre : c'est de ma femme que je tiens cette bague. Quand elle me l'a passée au doigt, elle m'a fait jurer de ne jamais la vendre, la donner, ou la perdre.

PORTIA. Voilà une excuse qui doit servir à beaucoup d'hommes pour s'éviter de faire des cadeaux ! Il me semble pourtant que votre femme, à moins qu'elle ne soit folle, ne pourrait guère vous garder rancune de m'avoir donné cette bague lorsqu'elle saura à quel point je l'ai méritée. Mais peu importe. Tout est très bien ainsi. La paix soit avec vous ! (*Elle sort avec Nérissa.*)

BASSANIO. Antonio ! Je n'ose pas croire que vous êtes sauvé !

ANTONIO. Je t'en supplie ! Bassanio, donne-lui cette bague. Est-ce que mon amitié, les services qu'il vient de nous rendre ne l'emporteront pas sur la recommandation de ta femme ?

BASSANIO, *après une seconde d'hésitation.* Oui, vous avez raison. Va, Gratiano, cours, rattrape-le, donne-lui ma bague et ramène-le, si tu peux, chez Antonio. Cours, dépêche-toi. (*Gratiano sort.*) Venez, cher Antonio. Demain matin de bonne heure, nous volerons tous deux vers Belmont.

scène 4

Une rue de Venise.

Entrent Portia et Nérissa.

PORTIA. Informe-toi de la demeure de Shylock, présente-lui cet acte et fais-le lui signer. Nous partirons ce soir et nous serons de retour un jour avant nos maris. J'ai l'impression que cet acte-là fera un certain plaisir à notre ami Lorenzo.

(*Entre Gratiano.*)

GRATIANO. Ah ! mon beau, mon charmant Monsieur, que je suis heureux d'avoir pu vous rattraper ! Le seigneur Bassanio, toute réflexion faite, vous envoie cette bague, et il vous prie de bien vouloir lui accorder l'honneur de votre compagnie à dîner.

PORTIA. Il m'est, hélas ! impossible d'accepter son invitation. Mais pour la bague, je la prends. Et dites-lui, s'il vous plaît, comme je lui en suis reconnaissant. Ah ! pourriez-vous indiquer à mon jeune clerc où habite Shylock ?

GRATIANO. Très volontiers.

NÉRISSA, *à Portia.* Seigneur, j'aurais d'abord un mot à vous dire. (*A Gratiano.*) Pardonnez-moi. (*Bas, à Portia.*) Je vais voir si je puis aussi obtenir de lui la bague que je lui ai fait jurer de garder.

PORTIA, *de même.* Tu l'obtiendras comme moi. Ils nous jureront leur grands dieux que c'est à des hommes qu'ils ont été contraints de les offrir. Mais nous leur tiendrons tête en leur jurant plus haut qu'eux le contraire ! (*A haute voix.*) Va vite ! tu sais où je t'attends.

NÉRISSA, *à Gratiano.* Seigneur, voulez-vous me montrer où est cette maison ?...

GRATIANO. Venez, jeune homme.

(*Ils sortent.*)

scène 5

A Belmont. Le jardin du palais de Portia.

LORENZO. On dirait que la lune se prodigue pour nous, mon amour. Par une nuit semblable à celle-ci, dans la douceur du vent qui amollissait silencieusement les feuillages, Troïlus, debout sur les remparts de Troie, regardait en soupirant les tentes grecques où reposait Cressida.

JESSICA. Par une nuit semblable à celle-ci, Thisbé, qui mouillait son pied nu à la rosée de l'herbe, aperçut l'ombre du lion qui s'en venait vers elle et s'encourut morte de peur.

LORENZO. Par une nuit semblable à celle-ci, Didon, une branche de saule à la main, toute seule sur la plage déserte où s'écroulait le bruit des vagues, faisait à son amant des signes désespérés pour qu'il revînt à Carthage.

JESSICA. Par une nuit semblable à celle-ci, Médée

cueillait les plantes magiques qui rajeunirent le vieil Eson.

LORENZO. Par une nuit semblable à celle-ci, Jessica s'enfuit de la maison de son père, et suivit son amoureux de Venise à Belmont.

JESSICA. Et par une nuit semblable à celle-ci, le jeune Lorenzo lui jura qu'il l'aimerait toujours et lui prit l'âme avec mille serments dont aucun n'était vrai.

LORENZO. Et par une nuit semblable à toutes ces autres-là, Jessica calomniait son amant qui le lui pardonnait.

JESSICA. Oui-dà ! je vous tiendrais tête encore longtemps sur ce ton, si personne ne venait ; mais chut ! j'entends des pas qui s'approchent.

(*Entre Stéphano.*)

LORENZO. Holà ! Qui marche si vite dans le silence de la nuit ?

STÉPHANO. Un ami.

LORENZO. Un ami ? Quel ami ? Votre nom, je vous prie, mon ami, puisque ami il y a ?

STÉPHANO. Je m'appelle Stéphano et je viens vous annoncer l'arrivée de ma maîtresse : elle sera ici avant le jour. Pour l'heure, elle s'attarde un peu en chemin, car elle s'agenouille devant tous les calvaires qu'elle rencontre et y implore la bénédiction du ciel sur son union avec le seigneur Bassanio.

LORENZO. Qui vient avec elle ?

STÉPHANO. Sa suivante et un saint ermite, personne d'autre. Dites-moi, je vous prie ? Mon maître, le seigneur Bassanio, est-il de retour ?

LORENZO. Pas encore, non. Nous sommes sans nouvelles de lui. Rentrons, veux-tu, Jessica, et préparons-nous à recevoir comme il convient la maîtresse de la maison.

(*Entre Lancelot.*)

LANCELOT. Sol, la ! Sol, la ! Ho ha ho ! Sol, la ! Sol, la !

LORENZO. Qui appelle ?

LANCELOT. Ho là ! Avez-vous vu maître Lorenzo ? Ho ho ! Maître Lorenzo ! Ho ho !

LORENZO. Cesse tes ho, ho, l'ami. Il est ici.

LANCELOT. Ho ho ! Ici ? Où ? Où ?

LORENZO. Devant toi.

LANCELOT. Devant moi ? Alors, dites-lui qu'un courrier vient d'arriver de la part de mon maître, la trompe pleine de bonnes nouvelles. Le seigneur Bassanio sera là avant le matin. (*Il sort.*)

LORENZO. Rentrons, mon âme, rentrons pour attendre leur arrivée. Ou plutôt, non, ce n'est pas la peine, pourquoi rentrerions-nous, après tout ? Ami Stéphano, annoncez, je vous prie, à toute la maison que notre belle châtelaine sera là bientôt, et dites à ses musiciens de venir jouer en plein air. (*Stéphano s'incline et sort.*) Regardez comme le clair de lune respire doucement dans l'herbe de ce talus... Allons nous y asseoir. Nous y écouterons mieux la musique. Il y a toujours comme une implicite connivence entre le son de la musique et la vie secrète de la nuit. C'est qu'il ne faut pas se fier à ce silence, vois-tu. Il n'est du silence que pour nous. En vérité, il palpite aux accords d'une symphonie céleste que la grossièreté de nos sens nous empêche de percevoir. Assieds-toi, mon amour, et lève la tête vers le ciel. Regarde. De tous ces disques lumineux qui tournent là-haut en un lent carrousel, il n'est pas jusqu'au moins visible qui ne chante sa partie dans l'universelle harmonie où se règle le sort des mondes et des âmes. (*Entrent les musiciens.*) Mais voici venir une mélodie plus terrestre... Allons ! musiciens, Diane s'est allongée sur les pelouses du sommeil. Bercez-la doucement. Mais surtout que la suavité de vos accords aille toucher sur le chemin du retour l'oreille de votre maîtresse et que ce soit leur sortilège qui l'attire vers sa demeure.

(*Musique.*)

JESSICA. Je ne saurais être gaie lorsque j'entends une douce musique.

LORENZO. C'est que la musique envoûte l'âme. Si les poètes ont inventé qu'Orphée attirait autour de lui les animaux sauvages, les arbres et jusqu'aux pierres, c'est pour signifier justement qu'il n'est point d'être si brut, si dur ou si féroce dont la musique ne change pour un moment la nature. L'homme qui n'a pas de musique en lui et que la musique laisse insensible, défiez-vous-en, mon cœur : c'est toujours une créature de noirceur et de trahison. (*Entrent Portia et Nérissa.*) Ah ! voici Portia. — Chère dame, soyez la bienvenue chez vous.

PORTIA. Nos maris sont-ils de retour ?

LORENZO. Pas encore, Madame, mais ils ne sauraient tarder, car un courrier vient juste de nous annoncer leur arrivée.

PORTIA. Rentre, Nérissa. Recommande une fois de plus à tous nos gens de ne faire aucune allusion à notre absence. N'en dites rien non plus, Lorenzo, ni vous, Jessica.

(*On entend une fanfare.*)

LORENZO. Vous entendez, Madame ? Votre mari n'est pas loin, voici la fanfare qui le précède. Vous êtes revenue à temps. Et quant à nous, soyez sans crainte : bouche cousue. Nous ne sommes pas bavards.

(*Entre Bassanio, qui va vers Portia. Ils sont dans les bras l'un de l'autre.*)

PORTIA. Comme cette nuit est claire ! On dirait d'un jour malade, que la faiblesse a rendu pâle ; d'un jour comme il en est quand le soleil se cache.

BASSANIO. C'est vous qui l'illuminez, Madame. Nous aurions le jour en même temps que les antipodes si vous sortiez toujours quand le soleil se cache.

PORTIA. Puissé-je garder encore longtemps pour vous l'éclat de la lumière, mais que je n'en aie jamais ni les caprices ni la légèreté ! Les femmes au cœur léger font les maris au cœur lourd. Et je ne veux que votre bonheur, Bassanio. Que Dieu m'y aide ! — Vous êtes le bienvenu chez vous, Monseigneur.

BASSANIO. Je vous remercie, Madame. Faites aussi bon accueil à mes amis, je vous prie, et singulièrement à mon cher Antonio.

(*Entrent Antonio, Solanio, Salerio et Gratiano, qui, lui, rejoint aussitôt Lorenzo et Jessica, et sort avec eux.*)

ANTONIO. Vous ne me devez rien dont je n'ai été largement payé de retour.

PORTIA. Seigneur, il est peu d'hôte dont on ait autant souhaité la venue. Mais il faut vous le prouver autrement qu'en paroles et c'est à quoi je saurai m'employer.

(*Elle est interrompue par l'éclat d'une discussion entre Gratiano et Nérissa, qui entrent, suivis de Lorenzo et de Jessica.*)

GRATIANO. Par cette lune que voilà, je jure que vous m'accusez à tort.

NÉRISSA. Hé ! que voulez-vous que cela fasse à la lune si vous vous parjurez ? Et si vous vous parjurez, que voulez-vous que la lune vous fasse ?

GRATIANO. Sur ma foi, je l'ai donnée au clerc du jurisconsulte.

NÉRISSA. Foi de la lune, oui !

PORTIA. Comment ? Une querelle, déjà ? Voyons, voyons, de quoi s'agit-il ?

GRATIANO. D'un anneau d'or, d'une bague sans valeur

qu'elle m'a donnée, et dont la devise ne s'adressait pas plus à moi qu'à n'importe qui d'autre : « Aimez-moi et ne me quittez pas. »

NÉRISSA. Que parlez-vous de devise ou de valeur ? Il est bien question de cela ! Quand je vous ai fait cadeau de cette bague, vous m'avez juré que vous la porteriez jusqu'à l'heure de votre mort, et que, même, elle irait avec vous dans la tombe. A quoi bon des serments aussi pathétiques, si vous vous empressez d'y faillir à la première rencontre ? — Au clerc du jurisconsulte, dites-vous ! Et moi, je gage que ce clerc-là n'aura jamais de poil au menton !

GRATIANO. Il en aura s'il vit assez pour devenir un homme.

NÉRISSA. Il en aura si une fille peut devenir un garçon !

GRATIANO, *levant le bras.* Par cette main levée, je te jure que je l'ai donnée à un jouvenceau, à une graine d'homme, à une espèce de freluquet, pas plus haut que toi, le clerc du docteur qui a tranché le litige avec tant de sagacité. Ce petit babillard me l'a demandée à titre d'honoraires, et, en conscience, je n'ai pas pu la lui refuser.

PORTIA. A vous parler franc, j'estime que vous avez eu tort de vous séparer aussi légèrement du premier présent que vous avait fait votre femme. Moi aussi, j'ai donné une bague à mon bien-aimé et je lui ai fait jurer de ne jamais la quitter. Le voici, comme vous, de retour : eh bien ! j'ose jurer pour lui qu'il ne consentirait pas à s'en défaire, ni même à l'ôter de son doigt pour tous les trésors de la terre. En vérité, Gratiano, vous causez là à votre femme un chagrin très cruel. Si pareille chose m'arrivait, je ne répondrais plus de ma raison.

GRATIANO. Mais, Madame, le seigneur Bassanio a donné sa bague au docteur qui la lui demandait et qui la méritait bien, vous pouvez nous en croire.

PORTIA, *à Bassanio.* Quoi ? (*Un temps.*) Quelle bague avez-vous donnée, Monseigneur ? J'espère que ce n'est pas celle que vous avez reçue de moi ?

BASSANIO. Si j'étais capable d'ajouter un mensonge à ma faute, je nierais l'évidence ; mais non, la bague n'est plus à mon doigt, je ne l'ai plus, Madame, c'est exact.

PORTIA. Alors je tiens que la foi que vous m'aviez donnée vous a quitté avec elle. Par le Ciel ! je n'entrerai jamais dans votre lit que je n'aie revu ma bague.

NÉRISSA, *à Gratiano.* Ni moi dans le vôtre que je n'aie revu la mienne.

BASSANIO. Portia, ma Portia, chère, chère Portia, si vous saviez à qui j'ai donné la bague ; si vous saviez pour qui j'ai donné la bague ; si vous pouviez seulement concevoir pourquoi j'ai donné la bague ; avec quelle répugnance j'ai abandonné la bague puisqu'on ne voulait accepter que la bague, vous ne vous laisseriez pas ainsi aller à la colère !

PORTIA. Si vous vous étiez rendu compte de la vraie valeur de la bague ; si vous aviez seulement soupçonné la valeur de celle qui vous donna la bague ; si vous aviez attaché votre honneur à conserver la bague, vous ne vous seriez jamais séparé de la bague. Non, non ! Nérissa m'apprend ce qu'il faut en penser : que je meure si ce n'est pas une femme qui a la bague !

BASSANIO. Non, Madame, sur ma vie, je vous ai dit la vérité. Ce n'est point une femme, mais un jeune docteur en droit qui n'a pas accepté les trois mille ducats que je lui offrais en paiement de ses services et qui m'a demandé ce bijou. Si vous aviez été là, c'est vous, j'en suis certain, qui m'auriez demandé cette bague pour aller la lui remettre.

PORTIA. Ne laissez jamais ce docteur-là approcher de ma maison ! Car, puisqu'il possède le joyau que j'aimais plus que tout autre, je serai aussi généreuse que vous. Je ne lui refuserai rien de ce qui m'appartient, non, pas même mon corps, pas même le lit de mon mari. Je ferai l'amour avec lui, Monseigneur, j'y suis bien décidée.

NÉRISSA, *à Gratiano.* Et moi avec son clerc !

GRATIANO. Vous ferez ce que vous voudrez, mais alors qu'il prenne garde à sa plume, car, si je vous surprends, je la lui écrase à jamais !

ANTONIO. Et c'est moi, mes amis, qui suis le malheureux sujet de ces querelles !... (*A Portia.*) Ne soyez pas impitoyable, Madame. J'avais donné mon corps en gage pour le soin de ses intérêts, et, sans celui qui a maintenant votre anneau, il me serait arrivé malheur. Une fois de plus, je vais me porter garant pour lui, mais sur mon âme à présent, je vais me porter garant qu'il ne violera jamais volontairement la foi qu'il vous a donnée.

PORTIA, *détachant la bague de son doigt et la tendant à Antonio.* Alors, vous serez sa caution. Remettez-lui cette bague-ci et recommandez-lui de la garder mieux que l'autre.

ANTONIO. Tiens, Bassanio.

BASSANIO. Par le Ciel ! mais c'est celle-là même que j'ai envoyée au docteur !

PORTIA. Oui, je la tiens de lui. Pardonnez-moi, Bassanio : pour ravoir ma bague, j'ai couché avec le docteur.

NÉRISSA. Pardonnez-moi aussi, Gratiano : cette espèce de freluquet, vous savez, cette graine d'homme, ce petit babillard, en un mot le clerc du docteur, a couché avec moi la nuit dernière au prix de cette bague-là !

GRATIANO. Ah, ça ! mais autant réparer les routes en été, alors, quand elles sont en parfait état ! Serions-nous cocus, s'il vous plaît, avant de l'avoir mérité ?

NÉRISSA. Oh ! Ne soyez pas aussi grossier, Gratiano !

PORTIA, *riant.* Je reconnais qu'il y a de quoi être ébahis. Tenez ! Bassanio, prenez cette lettre, lisez-la à loisir ; elle vient de Padoue et elle est de Bellario. Vous y découvrirez que votre Portia et votre docteur ne forment qu'une seule et même personne, et naturellement, Gratiano, que mon clerc et ma Nérissa n'en sont qu'une seule et même autre.

BASSANIO. Comment ! vous étiez le docteur et je ne vous ai pas reconnue !

ANTONIO. Et c'est à vous que je dois la vie !

GRATIANO, *à Nérissa.* Comment ! vous étiez le clerc qui doit me faire...

NÉRISSA. Chut !

GRATIANO. ...Cocu !

BASSANIO, *à Portia.* Charmant docteur, vous serez mon camarade de lit ; et, quand je serai absent, vous aurez la permission de coucher avec ma femme !

PORTIA. Allons ! La nuit s'achève... Rentrons, si vous le voulez bien. Je sens que vous avez tous autant envie de nous presser de questions que nous d'y répondre avec fidélité. (*Elle s'avance vers le public.*) Et, de toute cette histoire, bien un peu fabuleuse, qui aurait pu tourner au détriment des meilleurs, il ne nous restera plus qu'à rire ou à sourire ensemble.

(*Elle tend une main à Bassanio, l'autre à Antonio. Musique. Cortège.*)

ET LE RIDEAU TOMBE LENTEMENT

LE MARCHAND DE VENISE...

Depuis 1596, date de sa création, Le Marchand de Venise *figure parmi les chefs-d'œuvre du théâtre shakespearien. Le nombre de ses reprises et de ses adaptations ne se compte pas. Signalons, parmi les auteurs illustres qui y ont cherché l'inspiration, Alfred de Vigny qui écrivit, en 1828, un drame en trois actes intitulé* Shylock.

Si nous citons Vigny c'est parce que, le premier, il avait compris que c'était Shylock le personnage principal de la pièce de Shakespeare et non le marchand Antonio qui fournit son titre à l'ouvrage. Dans son adaptation, actuellement à l'affiche du Théâtre de France, Claude-André Puget a voulu, lui aussi, mettre l'accent sur le « caractère » éminemment dramatique, de réprouvé orgueilleux et déchiré qui poursuit moins, dans sa soif de justice, un désir de vengeance que de réabilitation. Réabilitation pour lui et pour ceux de sa race...

Eclairée sous cet angle, libérée des mièvreries de l'intrigue amoureuse, la pièce prend un relief nouveau, actuel, saisissant. L'interprétation de Daniel Sorano et la mise en scène de Marguerite Jamois ont fait le reste. Et le succès est là, patent, inéluctable...

LA CRITIQUE

PAUL GORDEAUX :

Que des éloges à distribuer.

Il n'y a que des éloges à distribuer. L'Odéon-Théâtre de France accomplit sa mission en montant *Le Marchand de Venise*, que l'on ne jouait plus guère ces dernières années qu'à l'Opéra, sous forme de comédie lyrique, et qui est pourtant une des pièces les plus représentatives d'un certain aspect du génie multiforme de Shakespeare, l'aspect comédie italienne : intrigue, galanteries et jardins sous la lune, avec, en plus, dans ce cas particulier, les premières paroles, graves et humaines, prononcées contre l'antisémitisme dans l'œuvre d'un auteur chrétien à une époque encore fanatique.

France-Soir.

GABRIEL MARCEL :

Une réussite complète.

C'est une réussite complète et tout Paris ira applaudir Daniel Sorano. Dans cette très belle représentation du chef-d'œuvre shakespearien, c'est lui à coup sûr qui s'impose avec tout son talent à l'admiration. Après le grand succès que M. Sorano obtint à la Télévision dans Cyrano, voici qui marque une étape décisive dans sa carrière. Jusqu'à présent, nous l'avions surtout applaudi dans des rôles de composition bouffonne et lyrique, mais, cette fois, il accède au grand style. Il a su donner au personnage de Shylock toute sa stature, bien loin d'accentuer l'aspect caricatural ou repoussant du personnage. Il a parfaitement compris que la pièce perd sa signification si Shylock devient pour nous un simple objet de dégoût. Dans l'admirable scène du procès, il incarne la loi prise dans son acception la plus formelle, et la plus humaine — la loi bien sûr, mise au service d'une âme profondément blessée.

Les Nouvelles Littéraires.

JACQUES LEMARCHAND :

Une pièce difficile.

Cela dit, cette pièce difficile a trouvé en Mme Marguerite Jamois un metteur en scène plein de subtile précision et, en Daniel Sorano, le Shylock le plus impressionnant qui soit. Il est sans doute inutile de faire une fois encore l'analyse du personnage de Shylock. Celle qu'en fait par son jeu Daniel Sorano me semble très émouvante et plausible. Il sait donner une sorte d'austérité à tous les comportements de Shylock, qu'il s'agisse des débordements presque sadiques de ses exigences d'une justice absolue, donc inhumaine ou dans l'effondrement qu'il connaît pour avoir précisément débordé les limites humaines de la justice. Cette austérité peut être — est ici — l'un des visages de la passion. Jean Desailly (Bassiano) et Simone Valère (Portia) — qui fait montre de beaucoup d'esprit dans la scène du jugement — sont deux amants pleins de cette vie où le quotidien et le poétique se fondent en humour shakespearien. Humour dont le contrepoint est donné de façon charmante par Christiane Lasquin (Nérissa) et Michel Beaune (Gratiano).

Le Figaro Littéraire.

PAUL MORELLE :

Un sujet « casse-gueule ».

Quel auteur contemporain se risquerait à un sujet aussi « casse-gueule » que celui du *Marchand de Venise* ?

Un juif, Shylock, est raillé, injurié, méprisé par les patriciens de Venise. Oui, mais il est prêteur sur gages. Il s'enrichit à l'usure. Il introduit, dans l'un de ses contrats, une clause effrayante : en cas de non remboursement, il exigera de son débiteur, une livre de chair, près du cœur. Et cette clause, il en réclame impitoyablement l'application devant justice.

Oui, mais ceux qu'il poursuit ou qui le jugent ont des esclaves qu'ils traitent avec la même inhumanité.

Une astuce juridique le déboute de son odieuse prétention, et, du coup, on respire. Mais ceux qui le condamnent en profitent pour le dépouiller. Et, de nouveau, l'on étouffe.

Shylock est usurier. Mais quelle autre profession lui était permise ? Il est étranger dans la ville hostile qui le tolère, qui l'utilise, mais le rejette à la première tentative de rébellion.

Libération.

JEAN-JACQUES GAUTIER :

Un ouvrage riche en contrastes.

M. Sorano qui en avait déjà admirablement appelé du procès fait aux hommes de la race de Shylock (avec une sincérité blessée, une noblesse douloureuse), M. Sorano, à l'instant du dénouement, nous a bouleversés par tout ce que son regard, son visage, son corps et son silence nous livraient d'égarement. Shylock est Shylock, mais il était alors assommé par la fatalité éternelle.

Je dois dire encore quelques mots du couple Jean Desailly-Simone Valère qui ont éclairé la représentation de leur jeunesse et de leur grâce amoureuse. Ils ont rendu la passion véritable, qui se fait jour à travers les festons, les astragales et les arabesques de ce style fleuri dont M. Claude-André Puget a su nous offrir la juste équivalence. Il est difficile d'adapter un langage recherché jusqu'à la préciosité, en lui conservant son élégance et sa sincérité ; c'est de quoi il convient de féliciter M. Puget. J'ai aimé l'harmonie dorée des décors de Douking qui sont mis là pour encourager notre imagination, pour ouvrir la route au rêve...

Le Figaro.

UN ACTE DE MARCEL MITHOIS

LE PASSE-TEMPS

Dans le cadre des émissions de la Comédie-Française, la pièce, mise en ondes par Jacques Reynier, a été créée par :

Michel Barel, *avocat*	**Jean Piat** *Sociétaire de la Comédie-Française*
Stéphane Crantini, *assureur*	**Daniel Lecourtois** *Pensionnaire de la Comédie-Française*
Jean, *le barman qui a l'accent méridional*	**Jean-Claude Arnaud** *Pensionnaire de la Comédie-Française*
L'inconnue	**Yvonne Gaudeau** *Sociétaire de la Comédie-Française*

Le bar de l'Hôtel Majestic à Cannes. C'est le plein hiver, il fait un temps épouvantable.

Au bar, Jean, le barman. Assis à une table, Michel. Perchée sur un tabouret, l'inconnue qui est en train d'écrire penchée sur le bar. Michel se lève, se dirige vers le bar et frôle l'inconnue.

MICHEL. Jean, pourriez-vous me donner une boîte d'allumettes... J'ai oublié mon briquet.

JEAN. Mais voyons, Maître, il ne fallait pas vous déranger... Pourquoi ne m'avez-vous pas appelé, je vous l'aurais apportée... Tenez...

MICHEL. J'avais besoin de me dégourdir les jambes... Merci. Vous me servirez un autre scotch, Jean.

JEAN. Voilà !
L'inconnue a continué à écrire sans lever la tête. Le barman a servi le whisky et l'apporte à Michel qui a regagné sa place dans la salle.
Un peu de Perrier ? Qué sale temps, hein ? Une pitié pour la Côte... Comme si le touriste boudait pas assez tout seul... Il faut que le ciel s'y mette !

MICHEL, *mezzo voce, lui faisant signe de s'approcher.* Jean ! Vous savez qui est cette femme, au bar ?

JEAN. Ah ! non, Maître, absolument pas. Mais j'ai l'impression qu'elle est arrivée aujourd'hui et qu'elle est descendue à l'hôtel... Vous voyez, elle n'a pas de manteau et elle n'était pas mouillée par la pluie.

MICHEL. Jean..., c'est abominable... Je suis bouleversé. Cette femme..., cette femme...

JEAN.. Quoi ! cette femme ? Qu'est-ce qu'elle a ? Vous la connaissez ?

MICHEL. Non, je ne la connais pas. Mais Jean..., figurez-vous que lorsque je me suis approché du bar tout à l'heure, pour vous demander des allumettes, machinalement mon regard est tombé sur la lettre qu'elle est en train d'écrire et savez-vous, Jean, ce que j'ai lu ?...

JEAN. Qu'est-ce que vous avez lu, Maître ?

MICHEL. J'ai lu une phrase..., une phrase terrible. J'ai lu : « Puisque tu ne m'aimes plus, puisque tu refuses de me voir, je préfère disparaître. Lorsque tu recevras cette lettre, je serai morte... »

JEAN. Pas possible ?

MICHEL. Je l'ai lu !

JEAN. Peuchère ! Elle est assez jeune, plutôt jolie... C'est sinistre, ces histoires d'amour... Allez, croyez-moi, Maître, avec tous les gens que je vois, je peux bien vous le dire, le malheur ça frappe chaque jour à une porte... C'est vrai que vous, les avocats, vous êtes bien payés aussi pour le savoir.

MICHEL. Mais Jean, voyons, il faut l'empêcher de faire ça !

JEAN. Et comment l'empêcher ? Je ne peux tout de même pas lui dire : « Allons, courage, Mademoiselle, je vous offre un dry pour chasser vos idées noires..., la vie est belle. » Je ne la connais pas, cette fille...

MICHEL. On ne peut pas la laisser se tuer ! Il faut... Il faut la sauver ! A tout prix... Allez, Jean. Je vais réfléchir..., je trouverai, j'inventerai bien quelque chose...

L'INCONNUE, *appelant.* Barman, soyez gentil, donnez cette lettre à un groom. Je voudrais qu'elle soit postée tout de suite.

JEAN. Voilà, Madame. (*Bas.*) C'est la lettre ! Qu'est-ce que je fais ?

MICHEL, *bas.* Regardez l'adresse et retenez-la bien.

JEAN, *appelant.* Simon... Tiens, petit, cours mettre cette lettre à la poste. Allez, file... Un autre dry, Madame ?

L'INCONNUE. Non, merci. Pas pour l'instant.

MICHEL, *appelant.* Jean. (*A voix basse.*) Alors ?

JEAN. Vé ! Je le connais, pardi. Si je m'étais douté, par exemple... C'est Stéphane Crantini.

MICHEL. Qui ?

JEAN. Stéphane Crantini, un beau brun, de cinquante ans. Il est dans les assurances, il voyage beaucoup. Mais..., mais j'y pense : c'est un homme marié, il a même trois ou quatre gosses...

MICHEL. Classique : elle a dû le connaître alors qu'il

était de passage à Paris. Ils se sont aimés. Il a promis de divorcer pour l'épouser. Elle l'a cru. Il est revenu à Cannes dans le sein de sa famille. Et puis, plus rien. Elle, toujours amoureuse, est venue ici le relancer. Il refuse de la voir... et elle se tue... C'est clair, non ?

JEAN. C'est clair.

MICHEL. Jean, vous allez téléphoner immédiatement à ce monsieur. C'est facile, vous le connaissez... Dites-lui que vous avez un message extrêmement urgent et important à lui faire... Que par téléphone, c'est impossible. Qu'il arrive tout de suite ici, que c'est une question de vie ou de mort. Décidez-le. S'il vous demande s'il s'agit d'une femme, mentez; dites non. Ce qu'il faut, c'est qu'il vienne, qu'ils se rencontrent tous les deux... Je me charge de la faire patienter.

JEAN. Hé bé ! C'est commode, tout ça !... Enfin, j'y vais..., allez !

MICHEL, *qui s'est approché du bar.* On ne se bouscule pas aujourd'hui ici. Je viens boire mon whisky au bar, c'est tout de même plus gai... C'est plus gai, n'est-ce pas ?

L'INCONNUE, *qui semble sortir d'un rêve.* Pardon, vous me parliez ?

MICHEL. Oui, je disais... le bar, c'est tout de même plus gai.

L'INCONNUE. Ah ! vous trouvez ?

MICHEL. Dans la salle, il n'y a personne. Ici, il y a vous.

L'INCONNUE. Moi ?

MICHEL. C'est une chance... Mais je vous dérange, peut-être ?

L'INCONNUE. J'étais ailleurs. Je rêvais. Il va falloir que je remonte dans ma chambre.

MICHEL. Vous voyez, je vous fais fuir... Vous avez bien une minute ? Le temps de prendre un verre avec moi... Ayez pitié des pauvres Cannois, ils ont si peu l'habitude en cette saison de voir des Parisiennes... Je me présente : Michel Barel, avocat.

L'INCONNUE. Eh bien ! mais..., enchantée...

MICHEL. Tiens, voilà Jean... Qu'est-ce que je vous offre ?

L'INCONNUE. Au fond.., oui, peut-être..., un second dry me fera du bien...

MICHEL. Cigarette ?

L'INCONNUE. Merci.

MICHEL. Vous avez un fichu temps pour votre arrivée, Mademoiselle.

L'INCONNUE. Madame.

MICHEL. Non ? Vous êtes mariée ?

L'INCONNUE, *riant un peu.* Mais oui. J'en ai l'âge... J'ai même une fille de dix ans.

MICHEL, *atterré.* Mais comment pouvez-vous, alors... Je veux dire, comment faites-vous ? Enfin, je veux dire..., vous faites si jeune.

L'INCONNUE, *ironique.* Vous me comblez. Et vous, marié ?

MICHEL. Moi, non... Oh ! Je sais ce que vous allez me dire... J'en ai l'âge aussi, et depuis plus longtemps que vous. Mettons que j'attends sans impatience le coup de foudre, pour sauter le pas.

L'INCONNUE. Ça viendra..., ça viendra..., ça vient toujours au moment où l'on se croit le plus à l'abri... Et à ce moment-là, vous verrez, il n'y a plus à lutter, il n'y a rien à faire.

MICHEL. Rien ?

L'INCONNUE. Rien.

MICHEL. Vous savez ce que c'est ?

L'INCONNUE. Je sais.

MICHEL. C'est agréable ?

L'INCONNUE. Selon... Selon que la foudre tombe sur la foudre ou, au contraire, sur le calme plat...

MICHEL. Bah ! l'amour...

L'INCONNUE. Pourquoi dites-vous : « Bah ! l'amour... » Vous n'y croyez pas ?

MICHEL. Oui j'y crois, comme je crois à bien d'autres choses... Il y a tant d'autres choses dans la vie, il y a... l'amitié... Merveilleux, l'amitié !... Il y a l'amour que, j'imagine, on doit avoir pour ses gosses..., et puis, quoi, il y a la vie, la joie de vivre, de regarder, d'admirer, de créer...

L'INCONNUE. Bien sûr. Mais vous verrez, lorsque apparaît l'amour, toutes ces choses prennent un relief différent. L'amour éclaire tout, soudain, d'une autre manière. Il semble qu'on était assis dans la pénombre. L'amour fait la lumière. A cette clarté nouvelle, tout ce qui vous entourait prend une autre forme, une autre valeur..., tout devient..., mais je me demande pourquoi je vous parle d'amour Nous nous connaissons à peine... (*Riant un peu.*) Ce doit être ce second dry... Tant pis, j'avais besoin de ce moment de gaieté...

MICHEL. Vous avez des raisons de ne pas être gaie ?

L'INCONNUE. On a toujours des raisons de tristesse... (*Vivement.*) Vous trouvez ça gai, vous, de voir pourrir sous la pluie un décor fait pour tiédir au soleil ? Regardez à travers la vitre cette mer déchaînée que l'on n'entend pas. On croirait assister à un documentaire au temps du cinéma muet. C'est impressionnant... Tout à l'heure, j'irai sur la plage écouter les vagues...

MICHEL, *vivement.* Ah non ! je vous le défends bien...

L'INCONNUE. Comment, vous me le défendez ?

MICHEL. C'est dangereux. On peut être emporté par une lame.

L'INCONNUE. Je ne suis pas une enfant.

MICHEL. Alors, je vous accompagnerai.

L'INCONNUE. Voyez-vous ça ! Mais je veux être seule, moi.

MICHEL. Pourquoi ? Pourquoi seule ?

L'INCONNUE. Vous êtes curieux, tout de même ! Conventionnel, plutôt. Vous avez repéré une femme... Le barman, je suppose, vous a confirmé que j'étais de passage. On vous a dit « passage », aussitôt vous vous êtes promis « passade ». Je suis navrée de vous décevoir, cher Maître, mais pas de passade. Je ne suis pas venue à Cannes pour ce genre d'aventure, figurez-vous.

MICHEL. Oh ! je sais...

L'INCONNUE. Qu'est-ce que vous savez ?

MICHEL. Enfin, je devine, à vous voir, que vous n'êtes pas une femme...

L'INCONNUE. Eh bien ! je vous écoute... Quelle femme ne suis-je pas ?

MICHEL. La femme de deux cocktails et d'une nuit.

L'INCONNUE, *ironique.* Mais c'est très troublant ce que vous dites... Vous êtes, Monsieur l'Avocat, un grand psychologue. Où avez-vous appris tout cela ?

MICHEL, *avec trop de conviction.* Je m'intéresse passionnément aux visages, aux masques... J'aime démasquer les inconnus, c'est un jeu. Tenez, ça aussi, c'est passionnant dans la vie. Les rencontres ! Tout cet inattendu..., tout cet imprévisible

d'où peuvent sortir tant de joies... Vous ne croyez pas que cela vaut la peine de vivre ? Regardez, depuis dix minutes..., dix minutes qui pouvaient ne pas être, nous causons si agréablement ! Pour moi, c'est une petite fête, une petite prime supplémentaire que m'offre l'existence. La vie a les mains pleines de ce genre de cadeaux. C'est le Père Noël quotidien. Vous me direz que ce sont de bien petits cadeaux, de bien petites surprises. Peut-être ! Mais il y en a tant... que lorsqu'on les ajoute les unes aux autres elles finissent par compenser largement nos déceptions, nos chagrins même, et faire un bonheur... La vie, Madame, voyez-vous... (*Il s'arrête parce qu'elle a l'air absent.*) Oh ! vous ne m'écoutez plus !

L'INCONNUE, *ironique*. Mais si ! Mais si ! Vous disiez : « La vie, Madame, voyez-vous... »

MICHEL. Ne vous moquez pas de moi. Je voudrais vous prouver que la vie, c'est tout simplement... épatant. Je ne sais même pas votre nom.

L'INCONNUE Sophie. (*Un petit silence.*) Quand on aime si fort la vie, on doit être très malheureux de faire le métier que vous faites ?

MICHEL. Pourquoi ?

L'INCONNUE. Les Assises ! L'ombre perpétuelle de la prison...

MICHEL. J'essaie d'en faire sortir les malheureux qu'on y envoie, de leur redonner le goût d'être...

L'INCONNUE, *lui coupant la parole*. La condamnation..., l'exécution..., la mort !

MICHEL. Ah ! non, pas ça !

L'INCONNUE. Pas quoi ?

MICHEL. Pas ce mot-là, je vous en supplie.

L'INCONNUE, *riant*. Quoi ! La mort ? Vous êtes bien sensible pour quelqu'un qui la joue comme vous devez la jouer en plaidant.

MICHEL. C'est une chose inutile.

L'INCONNUE. Inutile ou pas, on la donne, on se la donne ou on la souffre.

MICHEL. N'en parlez plus. Il me semble que rien que d'y penser, c'est un crime lorsqu'on est jeune, intelligente, séduisante... Qu'est-ce que vous faites ce soir ?

L'INCONNUE, *énigmatique*. Ah ! voilà... Quelque chose, mais seule...

MICHEL. Croyez-moi, par ce temps déprimant, il ne faut pas rester seule. Permettez-moi de m'imposer. Si nous allions tout à l'heure dîner dans un petit bistrot sur le port ? J'ai ma voiture...

L'INCONNUE. Vous êtes gentil, mais ce n'est pas possible. N'insistez pas.

MICHEL. Vous n'allez pas dîner dans votre chambre, en tête à tête avec votre armoire à glace ? Je vous raconterai des tas de choses amusantes, je vous distrairai, je vous changerai les idées...

L'INCONNUE, *ironique*. Mais je ne veux pas, précisément, qu'on me change les idées...

MICHEL. Je ne suis pas l'homme que vous croyez. Ce n'est pas vrai que je cherche l'aventure...

L'INCONNUE, *sceptique*. Je vous fais confiance...

MICHEL. C'est ce qu'il y a en vous de sérieux, de grave même, qui m'attache à vous..., pour votre seul bien !...

L'INCONNUE. Disons, alors, que je n'ai pas envie qu'on s'attache à moi, qu'on s'intéresse à mon bien (*Elle se lève.*) Barman !

JEAN. Madame ?

MICHEL. Je vous en prie. Acceptez au moins d'être mon invitée.

L'INCONNUE. Merci. Ces cocktails étaient très agréables. Et vous êtes très gentil. Maintenant, il faut que je vous dise adieu.

MICHEL. Adieu ? Pourquoi, adieu ?

L'INCONNUE. Parce que je ne pense pas vous revoir.

MICHEL. Mais moi..., j'aimerais vous revoir. Ah ! quel piètre avocat j'ai été !

L'INCONNUE, *riant*. Pas du tout. Je vous trouve même beaucoup de talent. Mais c'est trop tard. (*Grave soudain.*) Barman, voulez-vous aller demander au central s'il n'y a eu aucune communication pour moi... Mme Jangrelle.

JEAN. J'y vais, Madame.

MICHEL. Vraiment, vous me quittez ? Vous ne reprendrez pas un dry ?

L'INCONNUE. Sûrement pas. J'ai besoin, ce soir, de toute ma tête.

MICHEL. Vous avez des choses si importantes à faire ?

L'INCONNUE, *ironique*. Excessivement importantes.

JEAN. Il n'y a pas eu de communication, Madame.

L'INCONNUE. Rien ?

JEAN. Rien.

L'INCONNUE. Vous êtes sûr, barman ?

JEAN. Eh oui ! Madame, je regrette, mais je suis sûr.

L'INCONNUE. Bon. Eh bien ! alors, il faut que je monte.

JEAN. Le voilà !

MICHEL, *à l'inconnue*. Attendez, Madame, je vous en prie... Il arrive...

L'INCONNUE. Quoi ? Qui ? De qui parlez-vous ?

MICHEL, *désignant celui qui entre*. De lui.

L'INCONNUE. Mais je ne connais pas ce monsieur !

STÉPHANE, *essoufflé*. Ouf ! Quel temps ! La route du Cannet passe sous un lac.

MICHEL, *à l'inconnue*. Vous voyez, Madame, qu'il ne fallait pas partir.

L'INCONNUE. Je ne comprends strictement rien à ce que vous me dites...

STÉPHANE. Alors, Jean ? De quoi s'agit-il ?

JEAN. Elle est là...

STÉPHANE. Qui est là ?

JEAN. Votre amie, Monsieur.

STÉPHANE. Mais je ne connais pas cette dame !

MICHEL. Ah ! Vous le faites exprès tous les deux... Ce n'est pas possible !

STÉPHANE ET L'INCONNUE, *face à face, ensemble*. C'est la première fois que je vois... Monsieur..., Madame.

MICHEL. Pourtant vous lui avez écrit !

L'INCONNUE. Moi ? A ce Monsieur ? Absolument pas. Je ne sais même pas comment il se nomme.

STÉPHANE. Stéphane Crantini.

L'INCONNUE. Ah ! c'est vous. M. Crantini ? Mon assureur ? En effet, je vous ai écrit tout à l'heure pour vous fixer un rendez-vous. Je suis Mme Jangrelle, la maison de couture Jangrelle. C'est bien vous qui devez assurer les bijoux que porteront mes mannequins la semaine prochaine au casino ?

STÉPHANE. Oui, c'est moi, Madame Jangrelle. Je suis ravi de vous connaître. C'est la première fois que vous accompagnez votre collection ? Ainsi, vous vouliez que nous réglions cette affaire tout de suite ? Mais pourquoi dès ce soir ?

L'INCONNUE. Il n'était pas question que nous réglions quoi que ce soit dès ce soir. Dans ma lettre, je vous donnais rendez-vous pour après-demain jeudi.

STÉPHANE. Pourquoi alors m'avez-vous fait téléphoner de venir aussitôt ? Que c'était une question de vie ou de mort ?

L'INCONNUE. Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Une question de vie ou de mort ! De

valeurs importantes, c'est tout — et c'est déjà suffisant !

STÉPHANE. Enfin, on m'a bien téléphoné d'ici que je vienne de toute urgence. C'est même vous, Jean, qui m'avez téléphoné ?

JEAN. Oui, Monsieur.

L'INCONNUE. Barman, je vous en prie, expliquez-nous cette plaisanterie dont je fais les frais.

JEAN. J'ai téléphoné, moi, mais c'est M. Barel qui m'a demandé de le faire.

MICHEL. Eh bien, oui, c'est moi. J'ai cru à tort, je le vois, que votre venue ici empêcherait Madame de commettre un acte regrettable. J'ai dû me tromper de lettre..., je veux dire de destinataire. J'étais persuadé, pour des raisons qu'il serait trop long de vous expliquer, que la lettre que vous a envoyé tout à l'heure Mme Jangrelle était une lettre qui ne demandait pas qu'on perde un instant, que des choses dramatiques pouvaient s'ensuivre, que le moindre retard..., enfin, qu'il valait mieux que vous veniez voir Madame avant de recevoir ce message. Je me suis trompé... Je vous prie de m'excuser. Faites-moi le plaisir d'accepter un verre.

STÉPHANE, *un peu froidement.* Merci... Il faut que je me dépêche de rentrer chez moi. J'ai douze personnes à dîner qui m'attendent.

MICHEL. Je suis vraiment confus... Si, si, vraiment confus...

STÉPHANE. Donc, à quel jour, Madame ?

L'INCONNUE. Jeudi. Ma lettre vous le confirme.

STÉPHANE. Peut-être pourrez-vous alors me donner la clé de ce mystère ? Mes hommages, Madame... Messieurs...

(*Stéphane claque la porte.*)

L'INCONNUE. Bonsoir. (*A Michel.*) Bonsoir, Maître, je vous conseille d'aller vous reposer. La vie de surmenage que nous menons nous met tous dans un état de dépression nerveuse...

MICHEL. Ah ! non. Ne me regardez pas avec ces yeux-là ! Je ne suis pas fou. Vous ne craignez rien, je vous jure. Oui, je vous jure que vous ne courez aucun danger près de moi. Je vous dois une explication et vous m'en devez une. Demandez à Jean qui me connaît bien. Il vous dira que je ne suis pas fou.

L'INCONNUE. Alors, c'est moi qui suis folle ?

MICHEL. C'est un malentendu ridicule. J'ai cru que c'était l'autre lettre que vous aviez envoyée à M. Crantini.

L'INCONNUE. Quelle autre lettre ? Je n'ai pas écrit d'autre lettre. Pas encore... J'en ai plusieurs à écrire et c'est pourquoi il faut absolument que je remonte dans ma chambre. Qu'est-ce que vous êtes en train d'inventer ?

MICHEL. Moi, j'invente ? C'est moi qui invente ? Pourquoi faites-vous semblant de ne pas comprendre ? N'avez-vous pas écrit tout à l'heure, au bar, une lettre où vous disiez... Oui, j'ai été indiscret, mais ce sont mes yeux qui sont tombés malgré moi sur ce que vous écriviez. N'avez-vous pas écrit : « Puisque tu ne m'aimes plus, etc., etc., je préfère disparaître. Lorsque tu recevras cette lettre, je serai morte... »

L'INCONNUE, *éclatant de rire.* C'est donc ça ! Oh ! c'est trop drôle !

MICHEL. Vous trouvez ça drôle ? Alors, vous écriviez cela à un malheureux qui allait y croire ! Je trouve ce genre de plaisanterie d'un goût...

L'INCONNUE. Vous êtes irrésistible, mon cher Maître ! Savez-vous ce que c'était que cette lettre ? Une lettre du roman que j'écris et réécris depuis cinq ans... Lorsque je pars seule, je le traîne toujours avec moi pour me distraire... et puis aussi pour me donner une contenance. De-ci de-là, je le recommence sur des feuilles volantes... Mon roman, c'est mon passe-temps... Mais bien sûr, je me souviens... (*Riant, puis récitant.*) « Lorsque tu recevras..., je serai morte. » (*Elle rit.*) C'est une « œuvre » excessivement sentimentale ! Oh ! je crois bien que je mourrai sans l'avoir finie. Cela vaudra mieux, d'ailleurs ! Je serais si déçue qu'un éditeur me la refuse... Alors, comme ça, vous vous étiez imaginé que c'était le texte de la lettre que j'envoyais à ce pauvre M. Crantini ? La lettre de Crantini, je l'avais écrite à midi et oublié de la jeter dans une boîte... Cher Maître, cher et trop tendre Maître, qui était persuadé que j'allais me tuer..., là..., tout à l'heure..., et pour un homme ?... (*Elle rit.*) Vous avez l'esprit terriblement romanesque et chevaleresque aussi. Il voulait me sauver ! C'est émouvant ! Si, si..., je suis très touchée..., très émue par votre geste... (*Déçue.*) Mais, j'y pense, c'est uniquement pour cela que vous me faisiez la cour ? C'est en sauveteur que vous me pressiez, que vous m'invitiez à dîner ? Vous ne vouliez pas me quitter de crainte que je fasse une bêtise. C'est ça, n'est-ce pas ? Et moi, comme une idiote, j'étais persuadée que je ne vous déplaisais pas. De nous deux, c'est encore moi la plus romanesque. Au fond, vous aviez peur, c'est tout ?

MICHEL. Oui, j'avoue, j'avais peur.

L'INCONNUE, *vexée.* Peur, c'est tout. Vous auriez tout aussi bien essayé de sauver n'importe qui..., un vieux monsieur, une grosse dame...

MICHEL. Mais..., oui..., sans doute..

L'INCONNUE. C'est un peu dommage... Enfin, tant pis !

MICHEL. Vous me pardonnerez, j'espère, d'avoir été si ridicule..., et surtout, indiscret. Je vais me retirer !

L'INCONNUE, *moqueuse et coquette.* Et me laisser là, toute seule... Parce que vous n'avez plus peur que je me tue, je n'ai plus pour vous aucun intérêt ?

MICHEL. C'est-à-dire que...

L'INCONNUE. Cela m'aurait fait plaisir, pourtant, de dîner dans ce petit bistrot, sur le port...

MICHEL. Sur le port ? Par ce temps ?

L'INCONNUE. Vous avez bien votre voiture ? Vous m'offriez de la prendre pour m'y amener ?

MICHEL. Mais ne m'avez-vous pas dit que vous aviez des choses importantes à faire ?

L'INCONNUE, *toujours coquette.* Je dois écrire quelques lettres, c'est vrai. Mais je le ferai demain matin, mes mannequins n'arrivent qu'à midi. Je peux bien lâcher les choses sérieuses un soir, pour les choses agréables ? Le plaisir de mieux faire connaissance avec un si bon avocat ? Vous savez ce qui serait merveilleux ?

MICHEL. Non ?

L'INCONNUE. Aller recevoir la pluie un moment au bord de la mer. Entendre le grondement des vagues... et puis revenir ici.

MICHEL. Trempés ?

L'INCONNUE. Nous nous ferions servir à dîner dans ma chambre..., entre l'armoire à glace et le feu de bois... Vous voulez..., Michel ? (*Un temps.*) Ah ! mon cher Maître..., vous avez pris des responsabilités, vous ne voudriez pas prendre aussi des risques ! (*Tendre.*) Votre refus risquerait de me rendre triste... et la tristesse, sait-on jamais où ça peut mener... Vous me voyez seule, devant cette mer que vous redoutiez tant tout à l'heure pour moi ? Alors, Michel ? Vous êtes d'accord pour qu'on passe la soirée ensemble ?

MICHEL, *ironique.* Et je vous consolerai d'un chagrin que vous n'avez pas !

L'INCONNUE. Exactement ! C'est oui ?

MICHEL. Bien sûr, Sophie, c'est oui ! Combien je vous dois, Jean ?

JEAN. Voilà, maître...

MICHEL, *le payant.* Tenez Jean.

JEAN. Merci bien. Bonne soirée, madame. Bonne soirée, maître.

MICHEL ET L'INCONNUE, *ensemble.* Bonsoir.

JEAN, *seul.* Ah ! ce que j'aime ça ! Des histoires, toujours des histoires... C'est passionnant les histoires ! Au fond, c'est notre vrai pourboire à nous dans l'hôtellerie. Le prix d'un fauteuil d'orchestre qu'on ne payerait pas. Ces comédies tragiques, ces tragédies comiques qui se nouent autour de nous, qui se dénouent... Quand je pense qu'il y a des gens qui sont obligés de lire des romans ou d'aller au théâtre pour avoir un peu de rêve ! Moi, le rêve, je l'ai à domicile, à mon bar et je crois bien que c'est pour cela que j'ai choisi l'hôtellerie : à cause des gens. Mon Dieu, qu'on s'ennuierait dans la vie si les hommes n'existaient pas ! Et vous savez pourquoi je m'amuse tant, c'est parce que je ne me contente pas d'être spectateur, je joue la comédie, moi aussi. La comédie de celui qui justement n'est pas spectateur. Je joue l'impassible, l'imbécile... je joue celui qui est ailleurs, celui qui ne gêne pas, le pauvre sourd-muet-aveugle devant qui l'on peut tout faire et tout dire. Croyez-moi, il s'en passe des choses devant le meuble que je suis ! C'est ça, je suis un meuble. Et je le suis si bien qu'ils s'en donnent à cœur-joie devant moi, pour se faire de l'œil ou des confidences, pour se faire du mal ou pour se faire du bien. Quel régal ! Allez, je ne donnerais pas ma place pour la leur... Quand on a des millions on a autre chose à faire qu'à regarder et à écouter, on passe son temps à être regardé et à être écouté. Ce n'est pas un métier qui me plairait à moi.
Et encore, je ne vous dis pas tout ce qu'on me dit... Si je voulais parler... Vé, allez, ça irait loin... c'est que j'en sais des choses, moi ! Au deuxième cocktail, les plus arrogants vous demandent conseil, au quatrième, vous savez déjà de qui ils espèrent hériter. La vie quoi ! Eh oui, le bar c'est la vie... Elle est là, de l'autre côté, toute chaude, comme au confessionnal.
Parfois, je donne un petit coup de pouce pour que l'histoire soit plus belle, pour que l'intrigue se noue... Ainsi, tout à l'heure, vous voyez, je l'ai donné le coup de pouce... car de vous à moi, je le savais depuis le début qu'elle n'écrivait pas une lettre... Vous pensez bien que derrière mon bar je ne chômais pas. Je l'avais lu à l'envers ce qu'elle écrivait, la fille. Bien sûr que je le savais que c'était un roman... Mais ça m'amusait d'aider l'avocat à s'embourber... Je me suis pensé : laissons-le faire. C'était si beau ! C'était un peu comme s'il m'avait dit : « Il était une fois... » Et vous vouliez que, moi, je lui coupe son histoire, que je lui dise : « Dites donc, Maître, calmez-vous, ce n'est pas une lettre qu'elle écrit, la petite, c'est un roman ». J'ai bien fait, non, de me taire ? Mon silence a créé une histoire... une belle histoire. Même que c'est une histoire d'amour... Je les entends d'ici. En ce moment il doit lui dire : « Quand je t'ai vue écrivant toute seule au bar, si triste, si seule, si petite, j'ai tout de suite eu envie d'entourer tes épaules de mes bras... » Et elle, elle doit lui répondre : « Tu m'as plu immédiatement... Tu étais derrière moi et j'avais envie de te voir... Je n'osais pas me retourner et je me disais : « lui, osera-t-il venir me parler... mon Dieu, faites qu'il ose... » (*Il rit.*) ...C'est que je les connais les amants d'un soir, tous les mêmes, ils se lancent comme si la nuit devait durer toute une vie... (*Bruits de porte. Michel entre, trempé. Il est seul.*) Vous, Maître ? Ah ! ça, alors ? Je vous croyais là-haut, filant quelque grand amour...

MICHEL, *le coupant sèchement.* Non. Donnez-moi un scotch... je suis trempé. Vouloir aller écouter le bruit des vagues par ce temps... c'est bien une idée de femme, ça !...

JEAN, *ironique.* Bah ! quand la femme est suffisamment jolie... Et je pensais justement...

MICHEL. Oh ! moi aussi je la trouve jolie...

JEAN. Et cependant, vous êtes là !

MICHEL. Oui, je lui ai dit adieu devant l'ascenseur... Je ne suis pas monté... Je vais vous dire la vérité Jean, je n'aime pas être choisi et protégé par les femmes. C'est un rôle que généralement je me réserve... Et puis non, ce n'est pas tout à fait... enfin ce n'est pas seulement la vérité. La vérité, je crois, c'est que j'ai été déçu par cette femme.

JEAN. Déçu ?

MICHEL. Oui, déçu. Je voulais lui sauver la vie. c'était passionnant. Mais oui, Jean : j'aurais fait n'importe quoi pour l'empêcher de se tuer. Je me trouvais seul à pouvoir sauver une héroïne de tragédie... et je me retrouve seul avec une petite femme charmante à qui il s'agit de faire passer un moment. Eh bien, non, ça ne m'amuse plus. Bien sûr, Jean, vous le savez, je suis coureur. Je suis coureur lorsque j'ai décidé de courir... Mais cette fois, c'est un peu comme si j'avais résolu de prendre part à une cordée en haute montagne et que je me sois retrouvé en train de faire du croquet dans un jardin. J'avais pris mon souffle pour courir l'aventure... alors, courir tout court, non ! A la minute où elle a ri, où elle m'a dit que ce n'était qu'un roman, elle a gâché cette aventure, elle m'a gâché tout mon plaisir... Jean, une bonne histoire n'est jamais une histoire qui commence très bien et qui finit moins bien. J'ai mieux aimé l'arrêter, tourner carrément la page... Vous me comprenez, Jean ?

JEAN. Oh ! bien sûr, Maître. Moi, je suis comme vous. Je n'aime que les belles histoires...

FIN

LA QUINZAINE DRAMATIQUE PAR ANDRÉ CAMP

Roger Planchon à Paris

Voici, pour trois mois, Roger Planchon et le Théâtre de Cité, de Villeurbanne, à Paris. Après Hubert Gignoux et sa Comédie de l'Est qui occupèrent tout l'été le Théâtre de l'Ambigu, une autre troupe de province monte à la conquête de la capitale. Cette fois-ci, Roger Planchon a vu grand puisqu'il a réservé, jusqu'à la Noël, le Théâtre des Champs-Elysées. Les Parisiens ne s'en plaindront pas et la vie théâtrale y trouvera matière à renouvellement.

Planchon n'a pas craint d'affronter tous ces obstacles. Et il a eu raison. Il est venu, il est vrai, en force : quatre pièces, dont trois présentations nouvelles, trente acteurs et des tonnes de décors constituent ses troupes de choc. Ce déploiement, qui n'était pas absolument indispensable, n'en est pas moins impressionnant. Pour l'instant, deux programmes nous ont été offerts : *Schweyk dans la deuxième guerre mondiale*, de Bertold Brecht, d'après le célèbre roman tchèque de Hasek ; *Edouard II*, de Roger Planchon, lui-même, et Arthur Adamov, d'après l'auteur élizabéthain, Christopher Marlowe. Pour la première fois, peut-être, depuis que Planchon se produit à Paris, il n'a pas suscité une adhésion totale. Et pourtant, jamais il n'a témoigné autant de maîtrise, autant d'invention, dans la mise en scène.

Or, *Schweyk* n'est pas, et de loin, la meilleure œuvre de Bertold Brecht. Ce n'est pas par hasard si elle n'avait jamais été montée jusqu'à présent. Même par sa propre compagnie du Berliner Ensemble. Personnellement je serais plutôt tenté de féliciter Planchon de s'être attaqué à une comédie réputée injouable. Surtout, qu'il n'a rien négligé pour la mettre en valeur. Le tort est que, venant après *Arturo Ui*, œuvre plus achevée, plus mûrie, et dénonçant, elle aussi, par le biais de la farce et de la satire, les périls du nazisme, elle porte moins, elle touche moins.

Ceci dit, le travail proprement dit de mise en scène est admirable. Par des décors et des costumes uniquement en blanc et noir, par l'utilisation d'un plateau tournant aux travellings savants permettant, à point nommé, de donner une impression d'infini, la réalisation compense, par son cadre tragique, le caractère futile et décousu de l'action et du dialogue. Sur ce plan-là, le décorateur René Allio est le digne collaborateur de son chef de file. Enfin, Jean Bouise, inoubliable Falstaff, est un Schweyk d'une inaltérable bonne humeur et d'une présence extraordinaire. Parmi ses nombreux partenaires, signalons la création de Pia Colombo, une jeune chanteuse passée à la comédie et qui s'affirme, déjà, comme une future Mère Courage. (*Voir les photos pages* 22 *à* 26).

Nous n'avons pas l'impression de quitter Brecht avec *Edouard II*, de Marlowe. Est-ce dû à l'adaptation de Planchon ou à sa mise en scène ? Les deux, sans doute, tant Planchon, même quand il ne joue pas du Brecht, en fait ! L'histoire de ce roi médiéval qui n'aime ni la guerre ni les femmes (situation paradoxale dans une Angleterre en proie à la guerre civile et aux intrigues de succession) et annonce les temps nouveaux de la Renaissance est belle et prenante. Le caractère de cet Edouard II raffiné et fondateur d'université — supérieurement incarné par Jean Leuvrais — aux prises avec la brutalité d'une époque qui ne peut pas le comprendre, était matière à grande tragédie. Pourquoi l'avoir morcellée en tableaux si menus que l'intérêt en est, presque entièrement, évaporé ? Pourquoi l'avoir écrasée sous un décor compliqué et une mise en scène envahissante ? Cette débauche d'efforts et cette dispersion accablent la pièce qui ne parvient pas à s'en relever. Si doué et si original que soit un metteur en scène, il ne peut se passer ni d'auteur, ni de texte...

Spectacles sans prétentions : "Les Béhohènes" et "Paris 1900-25"

De texte, Jean-Pierre Darras, Philippe Noiret, Michel Galabru et Hubert Deschamps s'en passent, eux, fort bien. Leur seule co-existence sur une scène prête, par elle-même, à rire. Les directeurs du Vieux-Colombier l'ont bien compris en les réunissant, sous un mince prétexte, celui que leur fournit la « récréation musicale » de Jean Cosmos et Jean-Pierre Darras : *Les Béhohènes*. Récréation en effet, tant nos quatre compères s'en donnent à cœur joie, ensemble ou séparément.

Nicolas Bataille, installé à la Comédie de Paris, s'est inspiré de la proximité de Montmartre pour ressusciter l'époque d'Aristide Bruant et de ses goualantes 1900. Cette tentative de restauration de la comédie musicale est heureuse. D'autant plus qu'elle est complétée, en seconde partie, par une évocation de Paris 1925, *Le voleur de blues*, d'une savoureuse actualité. Une excellente troupe où brille le chef de file, un musicien inspiré, Jimmy Davis, et une fantaisiste à la Marie Dubas, Odette Piquet, nous transportent en deux temps, trois mouvements, aux sources des rythmes du XX[e] siècle avec un entrain communicatif. Nicolas Bataille a gagné... la partie.

MARCEL PAGNOL
de l'Académie Française

PRÉFACE AU THÉATRE DE ROGER-FERDINAND

« L'Avant-Scène » a publié plusieurs pièces de Roger-Ferdinand pour le plus grand plaisir de ses lecteurs. Apprenant que les Editions P.-F. Perret-Gentil (Suisse) s'apprêtaient à faire paraître le « Théâtre de Roger-Ferdinand », nous avons demandé à Marcel Pagnol, de l'Académie Française, quelle préface il souhaitait inscrire à l'œuvre de celui qui fut son successeur au fauteuil de président de la Société des Auteurs.

Robert CHANDEAU.

Roger-Ferdinand est né à Saint-Lô. C'est désormais un fait de notoriété publique, puisque sa ville natale est en train de construire une très belle salle de spectacle qui s'appelle déjà « Théâtre Roger-Ferdinand ».

Ce professeur d'anglais débuta dans la carrière dramatique, en 1924, grâce à Paulette Pax, qui joua deux fois, au théâtre des Mathurins, « *La Machine à souvenirs* ». La généreuse directrice le présentait pour la première fois à la critique, qui fit bon accueil au nouveau venu. Dès 1926, l'admirable Charles Dullin, qui venait de révéler Marcel Achard, monta sans la moindre hésitation « *Irma* » : ce fut le premier véritable succès de Roger-Ferdinand. Puis Lugne-Poe présenta « *Un homme en or* » au Théâtre de l'Œuvre et cette « *Foire aux sentiments* » que la Comédie-Française, vingt ans plus tard, devait inscrire à son répertoire, avec « *Le Président Haudecœur* ». Entre ces deux réussites, Gémier, qui dirigeait alors l'Odéon, donnait à Roger-Ferdinand le très grand succès de « *Chotard et Cie* » qui révélait en même temps un remarquable acteur comique : Fernand Charpin.

Dullin, Lugne-Poe, Gémier : cette trinité de parrains illustres suffirait à prouver la valeur de ces premières pièces, valeur qui fut confirmée par le jugement de la critique et surtout par les applaudissements du public.

★

Depuis ses débuts, Roger-Ferdinand a écrit trente-quatre ouvrages dramatiques : ils n'eurent pas tous le même succès. Cependant, je le trouve bien sévère envers lui-même, puisque dans le choix qu'il a fait de ses œuvres pour la présente édition, il en a écarté vingt-cinq : j'en regrette au moins une bonne quinzaine qui devraient trouver un jour leur place dans une nouvelle édition.

★

Ce théâtre ne doit rien à Kafka, ni à Berthold Brecht, ni à Synge. Il est français, honnête, théâtral.

Français, parce qu'il met en scène des personnages de notre bourgeoisie, comme le ministre Renaudin, le président Haudecœur, le conseiller Marinier, l'épicier Chotard, le proviseur et le pharmacien Lamy, et de plaisantes Parisiennes ou provinciales, comme la comédienne du « *Père de Mademoiselle* », la Clairette du « *Mari ne compte pas* » ou Mlle Bravard, le jeune professeur des « *J 3* ».

Honnête, parce que nous n'y trouvons pas de monstres, ni de fous, ni de canailles, ni d'obsédés sexuels. Point de pédérastes, ni d'incestes. Rien de laid.

Il est même étrange que ce théâtre ne contienne pas un seul traître, je veux dire un traître conscient et organisé. L'utilité dramatique d'un tel personnage est considérable ; mais l'art de Roger-Ferdinand est si simple qu'il n'en a pas eu besoin pour construire ses intrigues et la laideur morale lui inspire un si grand mépris qu'il n'a jamais consenti à la mettre en scène.

Comme un critique s'étonnait un jour de cette honnêteté, ce fut Lugne-Poe qui lui répondit : « Théâtre honnête, disent certains. Merci ! Ce qualificatif d'honnête, à qui on est arrivé aujourd'hui à donner une signification péjorative, n'est-il pas plaisant ? Faut-il nécessairement que pour être moderne le théâtre exhale des images, des relents malsains ? On est en droit de se le demander devant l'indulgence complaisante de certains augures pour des œuvres morbides. Laissons donc cela et regardons Roger-Ferdinand cultiver son jardin en obstiné Normand, sûr de

---

son équilibre, convaincu de sa force et de sa mesure. »

Enfin, théâtral, parce que c'est le don principal de notre auteur qui, malgré sa très solide culture, ne versa jamais dans la littérature.

Ce ne sont pas des conversations qu'il écrit, mais des scènes ; non pas des phrases, mais des répliques ; non pas des mots d'auteur, mais des mots de personnages, qui parlent chacun leur langage. C'est pourquoi ses ouvrages tiennent la scène comme les barques normandes tiennent la mer.

A quelle école se rattachent tant de comédies bourgeoises ?

Je dirais volontiers que c'est du théâtre « réaliste » si cet adjectif n'avait pas été confisqué par l'école de Zola et du grand animateur que fut André Antoine, pour qualifier une série d'œuvres dont la valeur n'est pas contestable, mais qui, bien loin de reproduire la réalité, sont évidemment l'envers du romantisme.

Le théâtre de Roger-Ferdinand me semble plus près de la vie que les chefs-d'œuvre d'Henry Becque ou les ouvrages du théâtre libre : comme eux, il a voulu peindre la réalité, mais sans en supprimer la gentillesse, la propreté, la générosité, la gaieté que nous y rencontrons tout de même assez souvent.

Il me semble que les auteurs improprement appelés « réalistes » ou « naturalistes » détestent ou méprisent les héros qu'ils mettent en scène.

Roger-Ferdinand a une très grande indulgence pour les siens et l'on sent bien qu'il les aime jusque dans leurs travers.

Je crois que si les personnages du Théâtre Libre avaient pu sauter la rampe et se mettre en quête de leurs auteurs — comme firent un jour ceux de Pirandello — ils les eussent recherchés non pas pour réclamer la suite de l'histoire, mais pour les étrangler, tandis que Chotard, l'Homme en or, le président Haudecœur, le ministre Renaudin, le conseiller Marinier, après quelques protestations amicales sur des points de détail et riant sous cape les uns des autres offriraient à leur auteur, dans un restaurant à la mesure de leurs moyens, le banquet de l'amitié reconnaissante.

C'est cette bonté, cette générosité, cette indulgence qui font l'originalité de ce théâtre et ce comique malicieux, mais non pas cruel, a séduit tous les publics. Roger-Ferdinand n'a connu qu'un seul four, mais l'auteur lui-même n'était pas seul responsable de l'échec. En revanche, presque toutes ses œuvres ont connu des succès durables et celui des *J 3*, qui dura quatre années entières, fut si éclatant que Robert Kemp en fut irrité et alla jusqu'à parler dans un de ses articles du succès exorbitant des *J 3*. J'ajoute cependant qu'un an plus tard ce critique exorbité, qui fut un homme juste et bon, reconnut l'importance de cet ouvrage qui caractérise les mœurs d'une époque et mérite une place à part dans notre littérature dramatique.



Il est assez dangereux d'imprimer et d'offrir au lecteur le texte d'un ouvrage de théâtre. J'ai parlé tout à l'heure de ces barques normandes qui tiennent si bien la mer : mais c'est sur la mer qu'il faut les voir... A marée basse, dans les petits ports sableux de la Manche, soutenues par deux béquilles, elles ont l'air de naufragées, et il faut être du métier pour en deviner l'élégance, en juger la solidité, en apprécier la vitesse. Une comédie sans voix, sans gestes, sans lumière, sans couleur, c'est la barque sur le sable, abandonnée par son équipage ; c'est au lecteur de prendre la barre et d'aider l'auteur de tout son talent.

Marcel Pagnol

abonnements

	FR.	ETR.
Théâtre, 1 an, 23 numéros	36	41
Edition luxe (1) Supplément	15	15
Cinéma, 1 an, 11 numéros	22	26
Le numéro (Théâtre ou Cinéma) ..	2,50	3
Reliures (Théâtre)	17	19
Reliures (Cinéma)	9	10

● La présente revue a adhéré à l'Arrangement international des Abonnements-Poste.

● Les demandes de changement d'adresse sont satisfaites dans un délai de deux semaines et doivent être accompagnées de la somme de 1 NF et de la dernière étiquette d'adresse.

(1) Jaquette rhodialine, tirage sur couché, envoi sous pochette cartonnée.

FRANCE : A l'Avant-Scène, 27, rue Saint-André-des-Arts, Paris-6e (DAN. 67-25). C.C.P. Paris 7353-00, chèque bancaire, mandat-poste.

BELGIQUE, CONGO, LUXEMBOURG, PAYS-BAS : H. Van Schendel, 5, rue Brialmont, Bruxelles, C.C.P. 2364-99 - Francs belges : Théâtre, 390 ; Cinéma, 260 ● **CANADA** : R. Ferron, « A la Page », 1481 Mansfied, Montréal - Dollars C. : Théâtre, 9 ; Cinéma, 6 ● **ESPAGNE** : H. Avellan, Duque de Sesto, 5, Madrid 9 : (au cours du jour) ● **NORVEGE, SUEDE, DANEMARK** : Librairie Française, Brahegatan, 8, Stockholm, 5, Postg. 2507-57 - Couronnes suédoises : Théâtre, 45 : Cinéma, 28 ● **ETATS-UNIS** : Georges Sinclair, 127, West, 87th Street, New-York, 24, N. Y. - Dollars : Théâtre, 9 ; Cinéma, 6 ● **ITALIE** : Dott. Carlo Di Pralormo, via Lambruschini 12, Torino - Lires : Théâtre, 5.700 + 2 % IGE — 5.815 ; Cinéma, 3.400 + 2 % IGE — 3.468 ● **LIBAN** : Mlle J. Nadal, immeuble Dandan, rue de Lyon, Beyrouth - Liv. : Théâtre, 27 ; Cinéma, 15 ● **PORTUGAL** : Livraria Bertrand, 73, rua Garrett, Lisboa - Escudos : Théâtre, 220 ; Cinéma, 150 ● **MEXIQUE** : Librairie Française, A. Paseo de la Reforma, 12, Mexico D. F. - Pesos : Théâtre, 103 ; Cinéma, 70 ● **SUISSE** : Roger Haefeli, 11, avenue Jolimont, Genève. C. C. P. 1.6390. Et chez les libraires - Francs suisses : Théâtre, 35 ; Cinéma, 22.

AUTRES PAYS : Chèque bancaire libellé en monnaie nationale de l'abonné et adressé à Paris, 27, rue Saint-André-des-Arts.

FRANCIS COVER A VU :

ADIEU PRUDENCE

« Adieu Prudence » (The Marriage go Round)
de Leslie Stevens
adaptation de Barillet et Grédy
mise en scène de Jacques Mauclair
décors de Simonini
création le 14 octobre 1961
au Théâtre du Gymnase, Compagnie Marie Bell

Distribution :

Fred Russel	**Jean Chevrier**
Constance Russel	**Sophie Desmarets**
Karin Sveg	**Véronique Vendell**
Jerry Barnett	**Jean Valmence**

J'ai plaisir à dire, à écrire, que *Adieu Prudence*, par le succès qu'elle remporte au Théâtre du Gymnase, renfrognera encore un peu plus les esprits chagrins, jaloux, peut-être, de n'avoir même pas pu en faire autant.

Oui, j'y consens, ce n'est pas là un rendez-vous à penser. C'est un prétexte à sourire deux heures durant, le sourire spontané étant, à mon avis, la plus élémentaire expression d'un dialogue d'esprit.

Leslie Stevens — adapté, donc, par Barillet et Grédy — ne nous livre pas — nous sommes en Amérique — une charge ou même une satire du conjungo : Il nous fait jouer la petite souris, curieuse de trotter, aux pieds d'un couple, pour se délecter le museau, sans être vue, de ces mille riens qui, de paradoxes en malentendus inévitables, font tout de même le bonheur conjugal. Car la pièce est morale, du moins en sa chute, et tout sera pour le mieux, au seuil de la treizième année de mariage des époux Russel...

Lui, est ce que nous sommes convenus d'appeler un distingué sociologue. Il se prénomme Fred, paraît sûr de lui et affirme, dans le quarantième été de son âge, une coquetterie grisonnante. Il peut, auprès de ses élèves, afficher l'assurance de bien connaître ce dont il parle. Nous le voyons en chaire, dès l'entrée, côté jardin de la scène, et sommes sûrs que les tableaux à venir vont opposer un démenti à son apologue sur la monogamie. Car, côté cour lui a succédé son épouse, espiègle téléspeakerine, attachée à convaincre ses... téléspectatrices de la vigilance conjugale au seul prix de laquelle peut s'acquérir le bonheur.

Constance — c'est son prénom — est d'autant plus convaincante qu'elle entreprend et confirme sa thèse en leur faisant revivre, par séquences, une sienne mésaventure.

un enfant

C'est alors que la scène centrale nous restitue l'arrivée de la tierce importune : une Suédoise blonde comme Vénus, appétissante comme l'Amour, fraîche de toute la jeunesse de son naturisme gourmand de 18 ans. Elle n'est arrivée que pour précéder là son père, éminent confrère du professeur qui se fera attendre... au point de ne jamais venir. Au reste, s'il était arrivé nous n'aurions pas eu de pièce. Nous aurions perdu tout le prétexte à nous divertir. Car nous nous sommes divertis à cette nouvelle tentation de saint Antoine se terminant aussi correctement que l'authentique.

Karin, la Scandinave, sait ce qu'elle veut. Elle n'a pas d'embarras à l'exprimer : « Je veux, dit-elle à Fred, seul un instant, je veux un enfant de vous ! »

C'est encore là un renouvellement. On se rappelle Isadora Duncan, la danseuse des années 20, détaillant son neveu à Bernard Shaw : « Mettons ensemble ma beauté et votre esprit pour réaliser un être parfait. » L'humoriste sut très bien l'en dissuader, sur une boutade : « Trop risqué, répondit le vieux maître, il pourrait choisir votre esprit et ma beauté. »

Fred Russel, sans périphrase, lui, se dérobe. Il invoque les principes les plus sacrés de l'hospitalité ; il se convainc, pour convaincre, de n'aimer qu'une femme, la sienne. Et le jeu, pendant trois quarts d'heure, continue, nourri de moues et de clins d'yeux, de pirouettes verbales, de retours à la Télé ou à la maison de Constance, de déclarations embarrassées, comme une confession, du professeur à ses élèves.

une actrice

J'ai bien dit : un jeu. Le jeu du boulevard, ce genre théâtral enterré trop tôt. Un jeu qui, là, procède de la magie « guitryesque ». Je ne dis pas que Barillet et Grédy se sont substitués à Sacha, ce serait trop difficile, mais ils y ont pensé. Et ils ont eu raison de le faire. Je gage même, sans avoir connaissance de l'œuvre originale, que sa francisation a gagné à cette inspiration. En tout cas, Sophie Desmarets nous y apporte la preuve que le théâtre est fait un peu, beaucoup devrais-je dire, pour qu'un acteur y soit tellement à son aise qu'on le croit à vos côtés dans la vie, votre vie. Quelle actrice !

La vérité de tous les jours est faite de ces riens, méprisée par ceux qui pensent trop, perçus si bien par ceux qui, un instant, au Théâtre, précisément, veulent oublier de penser. Le but du divertissement est atteint.

une aventure

Je veux vous laisser le soin d'en apprécier le déroulement. Aussi me garderai-je, après ce hors-d'œuvre, de vous préciser si Fred peut maintenir à la ville des principes qu'à l'Université il a pour mission d'éclairer ou d'affermir.

Jean Chevrier, à ce jeu poursuivi, aura la complicité du spectateur masculin. Il est bénéficiaire et victime d'une aventure restituée par lui avec goût, mesure, talent.

Quant à Sophie Desmarets, pour revenir à cette merveilleuse créature de comédie, elle sera pour vous, Mesdames, par sa capiteuse malignité, ses furieuses et feintes contre-attaques, sa diplomatie en astragales, son instinctive stratégie, un tel portrait de vous-même, haussé à une telle perfection que toute victoire vous paraîtra promise... s'il vous prenait envie de l'imiter.

F. C.

ADIEU PRUDENCE

de gauche à droite et de haut en bas :

LUI, EST CE QUE NOUS SOMMES CONVENUS D'APPELER UN DISTINGUÉ SOCIOLOGUE...

ELLE, UNE ESPIÈGLE TÉLÉSPEAKERINE, ATTACHÉE A CONVAINCRE SES... TÉLÉSPECTATRICES DE LA VIGILANCE AU SEUL PRIX DE LAQUELLE PEUT S'ACQUÉRIR LE BONHEUR...

LA TIERCE IMPORTUNE... UNE SUÉDOISE, APPÉTISSANTE COMME L'AMOUR...

« JE VEUX UN ENFANT DE VOUS... »

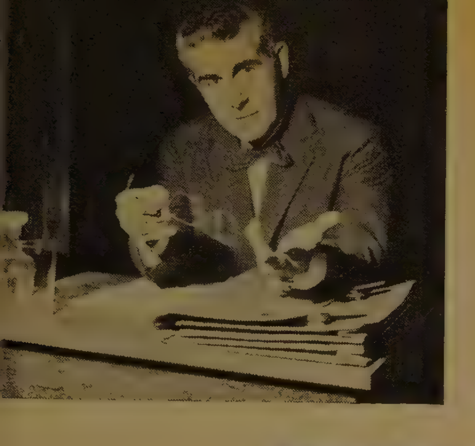
FRED SE DÉROBE. IL INVOQUE LES PRINCIPES LES PLUS SACRÉS DE L'HOSPITALITÉ...

UNE ACTRICE TELLEMENT A SON AISE QU'ON LA CROIT A VOS COTÉS DANS LA VIE...

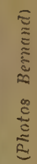
FRED POURRA-T-IL MAINTENIR A LA VILLE DES PRINCIPES QU'A L'UNIVERSITÉ IL A POUR MISSION D'ÉCLAIRER OU D'AFFERMIR ?

UNE VICTOIRE PROMISE... UNE FIN MORALE.

(Photos Bernand)



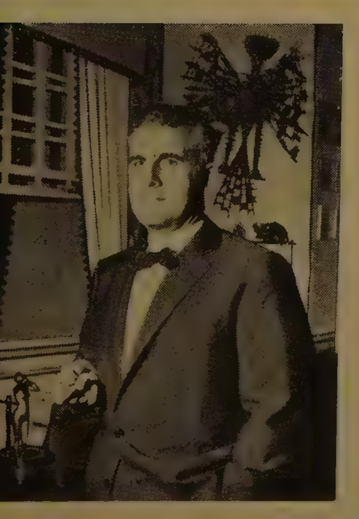




(Photos Bernand)















JEAN LEUVRAIS COMPOSE UN « EDOUARD II » SAISISSANT DANS LE SPECTACLE ÉLIZABETHAIN, INSPIRÉ DE MARLOWE, QUE ROGER PLANCHON A MIS EN SCÈNE AVEC MINUTIE AU THÉATRE DES CHAMPS-ELYSÉES



« CLAUDE DE LYON », ŒUVRE INSOLITE ET CHARMANTE D'ALBERT HUSSON, PERMET A JULIEN BERTHEAU, DU THÉATRE AU TERTRE, UNE MAGISTRALE CRÉATION D'UN EMPEREUR EN PROIE A SES DOUTES ET A LA CAPITEUSE MESSALINE (ELLEN BERNSEN)

« LES BEHOHÈNES » MICHEL GALABRU ET PHILIPPE NOIRET RECONSTITUENT L'HISTOIRE DU MONDE ET CELLE DE NOS GRANDS ANCÊTRES DE FORT PLAISANTE FAÇON, AU VIEUX-COLOMBIER - JACQUES-COPEAU



actualité théâtrale

RÉSURRECTION DU THÉATRE HISTORIQUE AUX SÉANCES CLASSIQUES DE L'ATHÉNÉE. JEAN WEBER, ENTOURÉ DE MADELEINE CLAIRVANNE ET ANNE CARRÈRE, EST UN ÉTOURDISSANT HENRI III DANS « HENRI III ET SA COUR » DE DUMAS PÈRE ET... PÈRE DU (MÉLI-MÉLO) DRAME ROMANTIQUE →

GRÉGOIRE ET ARLETTE REINERG INTERPRÈTENT AU THÉATRE DE POCHE « NAÏVES HIRONDELLES », UNE CURIEUSE COMÉDIE DE ROLAND DUBILLARD QUI VAUT BEAUCOUP MIEUX QUE L'ACCUEIL QU'ELLE A REÇU...

« LA DAME ET L'ÉCUREUIL », DE ROBERT COLLON, CONTE, AU THÉATRE FONTAINE, L'HISTOIRE GALANTE MAIS SANS GRAND INTÉRÊT D'UNE BELLE ABANDONNÉE DANS UN CHATEAU (ANNE CORELLI) QU'UN JEUNE TROUBADOUR (MICHEL ROUX) S'OFFRE A CONSOLER. IL Y PARVIENT SANS TROP DE DIFFICULTÉS







ALBERTO CLOSAS, GRAND ACTEUR ESPAGNOL, DÉBUTE EN FRANCE AUX COTÉS DE SIMONE RENANT, JEAN-PIERRE ANDRÉANI ET JACQUES BODOIN, DANS « QUE LES HOMMES SONT CHERS », AU THÉATRE DAUNOU, COMÉDIE D'UN AUTRE DÉBUTANT ESPAGNOL : JAIME SILAS

A LA COMÉDIE DE PARIS, NICOLAS BATAILLE FAIT UNE TENTATIVE INTÉRESSANTE POUR ASSOCIER LE THÉATRE A LA MUSIQUE ET A LA CHANSON. SPECTACLE EN DEUX PARTIES, DEUX ÉPOQUES : « PARIS 1900-1925 ». SOUS L'ÉGIDE D ARISTIDE BRUANT ET DE SES GOUALANTES, VOICI (CI-CONTRE) : « A MONTMARTRE LE SOIR », TANDIS QUE « LE VOLEUR DE BLUES », D'AKAKIA VIALA ET JIMMY DAVIS, FAIT RESSORTIR LES EXTRAVAGANCES RYTHMIQUES DU PREMIER APRÈS-GUERRE. (PHOTO PAGE SUIVANTE.)

(*Photos Bernand*)



l'Avant-Scène

● L'AVANT-SCÈNE édite deux revues : "L'AVANT-SCÈNE DU CINÉMA" (le [redacted] de chaque mois) et "L'AVANT-[redacted] DU THÉATRE" (le 1er et le [redacted] existe depuis 1949 et [redacted] publié plus de 400 piè[redacted] tre. Beaucoup de [redacted] évidemment épuisés[redacted] quelques-uns des su[redacted] ponibles. Le catal[redacted] envoyé gratuitem[redacted]

UN NOMME JUDAS, Claude-André Puget et Pierre Bost.
COMME AVANT, MIEUX QU'AVANT, Pirandello.
LES OISEAUX DE LUNE, Marcel Aymé.
LE MAL COURT, Jacques Audiberti.
L'ŒUF, Félicien Marceau.
PROCES A JESUS, Diego Fabbri, Th. Maulnier.
PATATE, Marcel Achard.
ARDELE OU LA MARGUERITE, J. Anouilh.
DOUZE HOMMES EN COLERE, R. Rose, A. Obey.
[redacted] JOURNAL D'ANNE FRANK, Goodrich-Hackett-Neveux.
[redacted] Tchékov, G. et L. Pitoëff.
[redacted], Marcel Aymé.
[redacted], M. Aymé.
[redacted] Audiberti.
[redacted] Anouilh - R. Laudenbach.
[redacted] SEPTEMBRE, U. Betti.
[redacted], G. Arout.
[redacted], R. Thomas.
[redacted] Neveux.
[redacted] Sagan.
[redacted] Maulnier.
[redacted]
[redacted]
[redacted] Neveux.
[redacted] Cocteau.
[redacted] Anouilh.

[redacted] Hugo.
[redacted] Dürrenmatt.
[redacted]

collect[redacted]
[redacted]
[redacted]
[redacted]

[redacted] Shaw.

[redacted]
[redacted], adaptation P. de Beaumont.

[redacted]-Ferdinand.

procha[redacted]
[redacted]).
[redacted] ovembre).

l'Avan[redacted]
[redacted]
[redacted] OTAIN
[redacted] 6°)

2,50 NF